

Jacques Viger :
l'homme et l'album Souvenirs canadiens

ESSAI

Diane LeBlanc
Historienne de l'art

Recherche et texte préparés
pour le site web

Service du développement culturel, de la qualité du milieu de vie et de la diversité ethnoculturelle
Direction du développement culturel et des bibliothèques
Division de la planification et du développement du réseau des bibliothèques

Mai 2005

Montréal 

TABLE DES MATIÈRES

1. La famille Viger	3
2. Montréal à l'époque de Viger	7
3. Sa carrière.....	9
4. Une parenthèse à la politique active : la mairie de Montréal	13
5. Un homme aux multiples facettes	15
6. Jacques Viger : ses intérêts et ses recherches	18
6.1. Sa passion pour les faits militaires	21
6.2. Le précurseur.....	23
6.2.1. La néologie canadienne	23
6.2.2. Le recensement de 1825.....	24
6.2.3. Le documentaliste	24
7. Ses albums	26
7.1. Panorama de Montréal.....	26
7.2. Costumes des communautés religieuses de femmes au Canada	27
7.3. Souvenirs canadiens	30
7.3.1. Les sujets militaires.....	31
7.3.2. Les sujets religieux.....	34
7.3.3. Les portraits.....	38
7.3.4. Paysages d'ici et d'ailleurs	39
7.3.5. La flore et la faune.....	41
7.3.6. Les écrits.....	42
7.3.7. En lien avec la vie de Jacques Viger	43
BIBLIOGRAPHIE.....	45
Archives	45
Articles et livres	45

1. La famille Viger

Issu de la lignée de Dizier Viger (aussi surnommé Désiré), Jacques Viger, futur maire de Montréal, trouve ses origines d'une famille d'origine française venue s'installer en Nouvelle-France. Cet ancêtre, recensé à Montréal en 1666, baptise son fils Jacques (1673-1715), amorçant ainsi une longue tradition familiale d'homonymes.

Jacques Viger a à son arbre généalogique Françoise César, une arrière-grand-mère descendante d'un militaire du régiment de Carignan. Il a de nombreux parents impliqués en politique, dont son père, prénommé Jacques (1735-1798) lui aussi. Ce dernier est négociant à Montréal et codéputé de Chambly entre 1796 et 1798 avec Antoine Mesnard Lafontaine. Il détient aussi le titre de seigneur depuis l'acquisition en 1779 de l'arrière-fief Saint-Jean, à Boucherville.

Né à Montréal le 7 mai 1787, Jacques Viger suit une trajectoire singulière. Le généalogiste Jean-Jacques Lefebvre la résume ainsi : « Naquirent de l'union de Jacques Viger et d'Amarante Prévost, quatorze enfants, dont huit morts au berceau, et cinq dans la petite enfance. Le dernier seul devint adulte. Homonyme de son père, il devait illustrer le nom en devenant notamment le premier maire de Montréal » (Lefebvre, 1966, p. 216). Son parrain est Joseph Papineau (père du futur dirigeant du parti Patriote, Louis-Joseph) et sa marraine Anne Cherrier-Lecavalier. Différentes alliances matrimoniales lient le clan Viger (qui a parmi ses cousins le politicien Denis-Benjamin et l'avocat Louis-Michel) à des familles influentes montréalaises : les Cherrier (son cousin est Côme-Séraphin), les Lartigue (il est cousin de Jean-Jacques) et les Papineau (dont Louis-Joseph qui sera son voisin).

Après des études chez les Sulpiciens au collège Saint-Raphaël, Jacques Viger épouse Marguerite Lacorne de Saint-Luc (1775-1845) le 17 novembre 1808. Pour elle, il s'agit d'un deuxième mariage (elle a déjà un fils et trois filles de sa première union avec feu le major John Lennox). Alors âgée de 32 ans, elle est l'aînée de douze ans de son deuxième mari.

Trois enfants naîtront de leur union. Malheureusement, aucun d'eux ne survivra : Amarante-Eugénie (1810-1812), dont le premier prénom témoigne de l'affection de Jacques Viger pour sa mère (celle-ci est même la marraine de la fillette) ; Élise-Hermine ne vivra que deux mois (d'août à octobre 1812) et Charles-Augustin-Wellesley, né le 10 août 1814 et décédé le 31 septembre suivant. Ce sont donc les enfants du mariage Lennox et Lacorne qui constitueront la cellule familiale : Marguerite (1794-1863) l'aînée ; Catherine (1797-1853) ; Charlotte (1799-1863) et John (1802-1832). Ce dernier, avocat, décédera à l'Acadie, près de Montréal, tandis que ses trois sœurs seront enterrées à Montréal ; Catherine à l'église Notre-Dame, avec sa mère, alors que Marguerite et Charlotte auront leur sépulture à l'église Notre-Dame-de-Grâce, au même lieu que Jacques Viger.

Viger fait une description amusante de sa famille et de ses compagnons canins : « Connaissez-vous ma famille ?... – Non. – La voici. Une veuve est mon épouse. Elle n'a point six pieds de haut, elle n'est point au-dessous de quatre, mais d'une taille raisonnable, elle n'est ni trop grande ni trop petite. Elle n'égale pas Vénus en beauté ; elle n'a point non plus la figure d'une sorcière... Du côté de l'esprit, des manières, eh! parbleu, elle vaut bien son égal... Il y a trois filles et un garçon... L'aînée... la cadette... soyons discrets ; je parle à un militaire et ce sont gens à prendre aisément feu. La troisième grandit ; elle ne sera pas sotte ou [sic] je serai bien trompé. Le petit garçon ?... – Nous en pourrons faire quelque chose. Tout ce petit peuple vous aime et vous estime... Mais mon *domestique* ne se borne pas là... Finfin, qui salue fort respectueusement, qui fait le mort, qui court si bien après les chats, qui saute si bien aux jambes du monde sans les mordre, qui fait tant de bruit et si peu de mal ; Azor, gros et gras à plein cuir, qui présente si bien sa patte blanche et luisante, qui fait si bien la belle et se traîne si humblement à vos pieds pour vous demander des caresses ; Fidèle qui remue si joyeusement la queue, à la venue d'un ami en visite, dont le pelage de soie est si doux au toucher ; ... Lion, l'énorme Lion, au pas lourd et pesant, au regard mâle, mais obligeant et hospitalier... » (Grondin, 1942, p. 25).

Une importante correspondance entre les deux époux témoigne de ce qui semble être à première vue une profonde affection empreinte d'un respect mutuel. Alors que la carrière publique et les intérêts personnels de Jacques Viger sont relativement connus, il en va autrement pour Marguerite Lacorne. Pourtant, de nombreux témoignages la présentent comme une femme des plus intéressantes : « [Viger] entrait dans une famille à qui ses ancêtres devaient foi et hommage, et prenait place parmi les descendants des Youville, des Boucher et des La Vérendrye. Cette noble Marie-Marguerite de la Corne-Saint-Luc, veuve Lennox, avait presque fait le tour du monde [...]. Son premier mari l'avait emmenée après son mariage en 1794 visiter son père, Lord Alexander Lennox, en Angleterre. Puis les hasards du service les avaient conduits à la Barbade et à la Jamaïque. » (Grondin, 1942, p. 6-7). Julie Roy la dépeint comme « une épouse forte de ses expériences passées » qui encourage et conseille son mari. Auteure d'une thèse qui vise à étudier les conditions d'émergence de l'écriture féminine au Québec, Mme Roy présente les lettres de correspondance comme un moyen qui permet aux femmes de s'exprimer sur des questions sociales dans des domaines généralement réservés à la gent masculine ; le cas de Marguerite Lacorne reçoit une attention particulière. Mettant aussi l'emphase sur les réunions mondaines comme des espaces où les femmes peuvent faire valoir leur talent et se faire reconnaître pour leur esprit, Mme La Corne et ses filles tiennent salon : « Ce salon fut fréquenté par tout ce que la société du Canada avait d'hommes et de femmes les plus distingués et des étrangers qui visitaient le pays. » (Papineau, 1998, p. 44) ; « les étrangers illustres qui nous visitaient [...] trouvaient [...] un salon qui donnait le ton à notre société d'alors et était le rendez-vous de l'élite de notre beau

monde [...]. Madame Viger qui en faisait royalement les honneurs sut soutenir le niveau jusqu'à la fin de ses jours. » (Barthe, 1885, p. 403).

Sur ce plan, Jacques Viger « représente très bien les ambiguïtés et les problèmes vécus par un certain groupe de la petite bourgeoisie canadienne-française de la première moitié du XIX^e siècle » (Robert, 1985, p. 1014). Il est au cœur des débats et des luttes idéologiques et politiques de son époque : la revendication nationaliste pour le peuple citoyen ; la doctrine ultramontaine qui revendique le pouvoir intemporel (de Dieu, du spirituel) sur le pouvoir temporel (l'autorité royale ou civile) ; la querelle religieuse des Sulpiciens pour desservir le territoire montréalais ; les affrontements entre les élites laïques et l'Église à propos de l'abolition des dîmes et du contrôle de l'enseignement au primaire ; la scission entre le bloc des modérés et des radicaux du parti Patriote, atteignant son point culminant avec les Rébellions de 1837 et 1838.

De l'Union des deux Canada qui s'ensuivra, la volonté des nouvelles élites canadiennes-françaises sera d'assurer la survie de cette nation francophone. Des coalitions de toutes sortes viseront à protéger ce qui constitue dorénavant la base des revendications : la protection de la langue, de la foi et des institutions. L'Église catholique se taillera dans cette conjoncture une place de choix pour organiser à sa façon, le territoire, la société et la nation.

Jacques Viger suivra cette voie : « Jusqu'en 1837, il s'était piqué de voltairianisme comme ses amis Pierre de Boucherville et tant d'autres à cette époque. Mais lorsque la réaction politique, sociale et religieuse suivait tout naturellement le cataclysme de 1837-1838, l'apôtre de l'occasion ne manqua pas d'apparaître dans la personne de Charles-Auguste Forbin-Janson, évêque de Nancy, pour être suivi de près par messires les enfants de Loyola [les Jésuites], qui devaient remplacer et supplanter les Fils de la Liberté ; et Jacques Viger devint un dévot, et finit par mourir avec l'étoile au cou de grand commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand » (Papineau, 1998, p. 43-44).

N'ayant pas de descendance pour assurer sa postérité, Viger va laisser un autre type de legs : un legs historique. À son décès, le 12 décembre 1858, les journaux et les rubriques de l'époque parlent de lui en ces termes : le bénédictin du Canada, un archiviste volontaire, un des nobles restes de cette vieille phalange de nos anciens gentilshommes canadiens, un religieux conservateur de notre foi, de nos mœurs et de nos traditions (Grondin, p. 29-30). Cette kyrielle d'éloges est liée à ses activités d'antiquaire, comme le rappelle Nathalie Hamel dans son rapport sur la vie et l'œuvre de Jacques Viger, commandé par l'Institut d'histoire de l'Amérique française et le ministère de la Culture et des Communications en 2002 : « L'antiquaire s'intéresse à de multiples sujets en utilisant tous les types de ressources disponibles [...] Il a une vision large de l'histoire et une approche englobante : il s'intéresse à la topographie, à l'architecture, aux

biographies de personnages. Il collectionne non seulement les objets, mais aussi les manuscrits, documents pour lesquels l'intérêt des collectionneurs se développe au cours de cette période » (Hamel, 2002, p. 74). Cette diversité d'intérêts est soulignée par Camille Roy : « il a recueilli pour l'histoire de son pays des matériaux précieux, que sa curiosité et sa diligence allaient partout chercher et découvrir. Pendant cinquante ans, il a copié des notes, des manuscrits, des actes officiels, des statistiques, des récits inédits, des listes, des cartes, des plans, des mémoires, des lettres, des circulaires, tout ce qui lui tombait sous la main et qui pouvait être utile à l'histoire du Canada. Il a transcrit des documents, il les a mis en ordre, il les a annotés, il les a réunis dans des cahiers » (Roy, 1910, p. 48).

Le présent essai sur Jacques Viger tentera donc de circonscrire un peu plus le personnage et de faire une lecture de son œuvre à la lumière de la plus récente historiographie. En décortiquant un peu plus sa famille et ses proches, et en lien avec son époque, sa carrière professionnelle sera mise à l'avant-plan. Ses intérêts et ses recherches, qui relèvent plutôt de la sphère de sa vie privée, permettront de faire découvrir l'héritage qu'il a laissé, qu'il s'agisse de sa documentation archivistique et historique, de ses écrits, dont la *Saberdache*, et de ses albums, plus particulièrement les deux que la ville de Montréal possède : *Costumes des communautés religieuses de femmes au Canada* et *Souvenirs canadiens*.

2. Montréal à l'époque de Viger

Entre la naissance de Jacques Viger et la fin de sa vie, Montréal subit une métamorphose territoriale, démographique, politique, sociale et culturelle dont il sera un témoin privilégié. L'historien Paul-André Linteau résume en ces termes l'évolution de la ville entre 1800 et 1850 : « Montréal connaît des transformations étonnantes. Sa croissance dépasse tout ce qu'elle a connu auparavant. » (Linteau, 1992, p. 61).

Le phénomène s'explique, dans un premier temps, par une immigration massive ; tout d'abord par l'arrivée d'un contingent de Loyalistes fidèles à la couronne britannique lors de la guerre d'Indépendance américaine, ensuite des Anglais et des Écossais de Grande-Bretagne désireux de mettre sur un pied un réseau d'affaires intercontinental et, finalement, des Irlandais qui fuient les difficultés économiques de leur pays. Dans un deuxième temps, la population francophone de souche connaît un essor démographique sans précédent. Des 9 000 habitants que contient le territoire montréalais vers 1800, cette ville deviendra la plus peuplée du Canada en 1852 avec ses quelque 58 000 résidents.

Grâce à sa position géographique, Montréal développe un rôle d'intermédiaire à l'intérieur d'un nouveau réseau commercial. Les importations et les exportations de marchandises diverses s'effectuent entre les Îles Britanniques et ses colonies, entre le Haut et le Bas-Canada et le reste de l'Amérique du Nord. Une réorganisation du système de transport dans les secteurs de la navigation et du chemin de fer (aménagement de quais dans le port, naissance du canal Lachine, construction, en 1836, de la première ligne du réseau ferroviaire canadien entre La Prairie et Saint-Jean-sur-Richelieu) fait de Montréal la principale ville du Canada à partir des années 1830. En témoignent le volume d'activités économiques (création d'une Commission du port en 1830), l'existence d'une classe commerciale (principalement composée d'homme d'affaires anglais et écossais, mais aussi de francophones), une main-d'œuvre diversifiée (manœuvres, artisans, journaliers, domestiques) et des institutions (les débuts du monde bancaire avec la Banque de Montréal en 1817, l'érection du nouveau diocèse de Montréal en 1836, l'édifice du marché Bonsecours qui sert, dans un premier temps, de marché et de mairie après 1852, la localisation temporaire du Parlement du Canada entre 1844 et 1849).

Sur le plan national, la région montréalaise sera au centre de tensions sociales et culturelles entre les héritiers du régime français et la nouvelle élite essentiellement anglophone. Elles envenimeront les relations, que ce soit à l'intérieur du nouveau régime politique (avec une Chambre d'Assemblée, un conseil législatif et exécutif), de l'axe de développement du territoire (les seigneuries versus les cantons), de l'économie (capitalisme intercontinental contre développement régional) ou de la mise en place d'un réseau scolaire (laïque versus religieux), etc.

« La violence s'accroît et les rues de la ville prennent périodiquement l'allure d'un champ de bataille entre Loyaux et Patriotes ». (Linteau, 1992, p. 66). L'affrontement final connaîtra son point culminant avec les Rébellions de 1837 et de 1838 : « Les rébellions n'éclatent cependant pas à Montréal même, où les Britanniques sont trop nombreux et où la garnison est renforcée, mais dans la région environnante où dominent les Canadiens. L'écrasement militaire des rébellions consacre la victoire politique des *Montrealers* [la classe anglophone]. Montréal désormais leur appartient » (Linteau, 1992, p. 66).

Le renouvellement politique, économique et social découlant de la fondation du Canada-Uni permet une montée de l'Église dans la société canadienne-française. Le phénomène est personnifié par le deuxième évêque du diocèse de Montréal : Mgr Ignace Bourget. De plus, la présence de l'évêque français de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, entre 1840 et 1841 – qui appartient à la noblesse royaliste et farouchement contre-révolutionnaire –, marque le coup d'un nouveau religieux. « Le choc qu'ont produit les rébellions, la brutalité de la répression et l'imposition d'une Union inique pour le Bas-Canada » ont été dévastateurs. La nation canadienne-française trouve dans la religion catholique « un nouveau moyen d'affirmer collectivement leur irréductible différence, religieuse certes, mais aussi nationale. » Ce nouveau religieux permet de « reconnaître dans la conception ultramontaine de la foi, de la religion et la piété une invitation à souder, dans le champ du symbolique, l'unité du peuple de Dieu et la solidarité du corps social » (Ferriti, 1999, p. 59-60). Les deux dernières décennies de la vie de Jacques Viger se dérouleront dans ce contexte.

3. Sa carrière

Jacques Viger a principalement travaillé dans la fonction publique montréalaise, et ce, dès 1813, après une courte période où il a été rédacteur au journal *Le Canadien*, à Québec entre novembre 1808 et mai 1809, ainsi qu'une expérience militaire lors de la guerre de 1812.

À titre de nouvelle métropole, Montréal connaît des transformations et des réaménagements qui doivent répondre aux nouveaux besoins de ses citoyens par des redéfinitions territoriales, une planification urbaine, des travaux publics, des plans de mise en valeur et des réaménagements dans la partie des anciennes fortifications. Le tout résulte, en 1831, en un premier découpage du territoire en quartier, et de deux autres en 1840 et en 1845 : « À partir de cette dernière date, Montréal compte neuf quartiers : trois dans la vieille ville (Ouest, Centre, Est), et six pour le reste du territoire (Sainte-Anne, Saint-Antoine, Saint-Laurent, Saint-Louis, Saint-Jacques, Sainte-Marie) (Linteau, 1992, p. 69).

La gestion de la ville pose d'énormes défis à cause de sa croissance rapide, mais aussi à cause de situations hors de son contrôle : « Le choléra frappe en 1832, 1834, 1847 et 1854, le typhus en 1847 ; au total, plus de 8 000 Montréalais perdent la vie. » (Linteau, 1992, p. 72). Plus globalement, les conditions sanitaires inappropriées et les mesures d'hygiène publique déficientes aggravent ces cas d'épidémie. La ville est touchée régulièrement par les inondations, sans parler des incendies, dont celui de 1852 qui détruit 1 200 maisons et laisse 9 000 personnes sans logis.

À partir de 1799, la *Loi des chemins pour le Bas-Canada* prévoit la nomination d'un inspecteur pour les villes de Montréal et de Québec. Le premier titulaire de ce poste, Louis Charland, prépare Jacques Viger à lui succéder. En décembre 1813, Viger est nommé « inspecteur des grands chemins, rues, ruelles et ponts de Montréal », nomination qui fait de lui le principal fonctionnaire public. Ses fonctions se résument à assurer l'encadrement du développement du territoire montréalais : régulariser le tracé des voies, faire reprendre certains alignements de maisons, assurer l'entretien minimal des voies en faisant exécuter des travaux de drainage, d'aplanissement et de pavage, acheter les matériaux nécessaires pour ces travaux, rédiger des procès-verbaux, négocier des marchés de construction et homologuer les rues.

Rédacteur de nombreux rapports, commissaire à sept reprises des travaux pour l'amélioration de la voirie, auteur de quelques publications sur l'état des chemins municipaux, Jacques Viger réalise en 1825 le recensement de l'ensemble de l'île de Montréal, suite à la loi votée par le Parlement. Assisté par le notaire Louis Guy (qui a participé avec lui à la guerre de 1812), le document que les deux hommes produisent est qualifié de « point de repère essentiel pour la constitution d'une histoire sociale de Montréal » (Hamel, 2002, p. 46). À cause de son intérêt personnel pour la

statistique démographique, Viger a été au-delà du mandat qui lui avait été confié en enrichissant le questionnaire de base du recensement. Les *Tablettes statistiques* qu'il a produites par la suite fournissent des données sur la répartition de la population par quartier et par maison, par âge et statut marital selon les religions et les lieux de naissance, ainsi que sur la fréquentation scolaire et la propriété foncière. Ce travail est reconnu de ses contemporains ; la correspondance entre Viger et Louis-Joseph Papineau, en plus de Mgr Jean-Jacques Lartigue, indique que ces derniers désirent s'y référer à diverses occasions.

Jacques Viger a reçu aussi des mandats temporaires lors de commissions spéciales en plus d'avoir été officier rapporteur aux élections. Dans le premier cas, on reconnaissait sa minutie et sa capacité d'analyse. Dans le deuxième cas : « De 1790 à 1875, les élections se déroulaient oralement et publiquement. Le scrutin n'étant pas secret, l'officier rapporteur est celui qui a la tâche de noter le nom de l'électeur sous celui du candidat à qui il accorde son vote. Son rôle est de veiller à ce que chaque circonscription délègue son ou ses députés à l'Assemblée. Il doit annoncer la date et le lieu de l'élection dans le comté. [...] Les procédures de l'élection nécessitant que l'officier rapporteur soit impartial, il faut croire que Jacques Viger avait une réputation d'intégrité, puisque son impartialité aurait pu être mise en doute par ses liens familiaux et ses relations constantes avec Louis-Joseph Papineau et Denis-Benjamin Viger. » (Hamel, 2002, p. 54).

Tableau des commissions auxquelles Jacques Viger a contribué :

Date	Commissaire adjoint	Officier rapporteur	Commission
22 février 1820		x	pour le quartier Est de Montréal
6 juin 1820		x	pour une deuxième élection dans le quartier Est de Montréal
10 juillet 1824		x	pour le quartier Est de la cité de Montréal
14 mai 1829	x		pour l'amélioration des chemins
16 juin 1830	x		pour l'amélioration des chemins
13 septembre 1830		x	pour le quartier Est de la cité de Montréal
4 au 8 juillet 1831	x		pour l'amélioration des chemins, Comté de Montréal
17 mars 1832		x	pour le quartier Est de la cité de Montréal
11 octobre 1834		x	pour le quartier Est de la cité de Montréal
21 mars 1836	x		pour la bâtisse d'une douane à Montréal
14 avril 1836	x		à la Maison d'industrie de Montréal
5 juillet 1836	x		pour arpenter le lac Saint-Louis et autres lieux
2 octobre 1841	x		pour l'érection des Paroisses, district de Montréal
11 octobre 1843		x	pour le comté de Montréal
5 novembre 1843		x	pour le comté de Montréal
10 février 1844		x	pour le comté de Montréal
24 novembre 1845	x		pour « enquêter des réclamations non encore établies pour pertes encourues par les sujets de Sa Majesté en conséquence de la dernière rébellion dans le Bas-Canada ».
2 juillet 1849	x		pour « mettre à exécution l'Acte prov. de la 12 ^e Vict., chap. 56, concernant l'indemnité à accorder à certaines personnes du Bas-Canada pour perte de propriété dans la Rébellion de 1837 et 1838 ».
6 février 1851	x		pour l'érection civile des Paroisses, district de Montréal

Comme on peut le constater, cette période historique de Montréal se tisse avec celle du Bas-Canada. Viger en est un témoin exceptionnel. Par exemple, lors de l'élection de 1832, le fonds Viger-Verreau renferme un « plan de la place d'Armes et de la rue St. Jacques à Montréal pour l'intelligence des événements du 21 Mai 1832 ». Cette carte bilingue montre les mouvements des troupes britanniques lors d'une émeute où trois hommes ont perdu la vie aux mains des militaires. En 1834, Viger consigne les faits relatifs aux 92 Résolutions sur l'état de la province du Bas-Canada ainsi que les débats sur le projet d'Union en cours. Il dresse une liste des prisonniers et un index du rapport des pertes lors des troubles de 1837-1838. Toutefois, bien que Viger signe certaines pétitions et dénonce certains abus, il ne participe pas aux Rébellions. Sa légendaire impartialité lui a peut-être valu sa nomination à la commission responsable d'évaluer les plaintes pour les pertes encourues lors de ce conflit.

À diverses occasions, il convoite d'autres postes : inspecteur de police à Montréal (1820) ; juge de paix et commissaire de la maison de correction de Montréal (1825). En 1830, il est question de lui comme commissaire du port de Montréal et, en 1832, on pense à créer, pour lui, le poste d'ingénieur civil pour la ville. Il pose aussi sa candidature pour la place de Grand-Voyer ; sans succès. Ses démêlés avec les juges de paix sont documentés ; un opuscule sur le sujet est même

publié par Viger. Il lui sera personnellement reproché, de l'autre côté, de cumuler les tâches de fonctionnaire en même temps que celles de maire de la ville.

Il ne cessera ses activités d'inspecteur des chemins qu'en septembre 1840 après l'abolition de son poste ; il est alors âgé de 53 ans. Désirant obtenir une pension du gouvernement en reconnaissance de ses services, il rédigera un rapport à cet effet et plaidera lui-même sa cause à Kingston, nouvelle capitale canadienne. Sa demande restera sans réponse. Et pourtant, on s'adressera à nouveau à lui pour effectuer le recensement de 1844, offre qu'il déclinera (Hamel, 2002, p. 34)

4. Une parenthèse à la politique active : la mairie de Montréal

« Au début du 19^e siècle, l'administration locale relève toujours des juges de paix. Ce régime est mal adapté aux besoins d'une ville de la taille de Montréal qui doit gérer un espace en expansion et réaliser les grands travaux devenus nécessaires dans un milieu urbain en pleine transformation.

Les chefs patriotes, qui luttent pour une démocratisation politique accrue, veulent le remplacement des juges de paix par des conseillers municipaux élus. De leur côté, les marchands britanniques font campagne pour l'obtention d'une Commission du port [afin de mettre fin à la suprématie du port de Québec]. Faisant taire leurs divergences habituelles, les deux groupes font front commun en appuyant conjointement les deux projets. La Commission du port est créée en 1830 et la loi d'incorporation de la municipalité est adoptée l'année suivante, mais n'est mise en application qu'en 1833 » (Linteau, 1992, p. 70-71).

Le premier scrutin est tenu le 3 juin 1833 où une partie de la population est appelée à élire 16 conseillers à l'intérieur de huit quartiers.

Le 5 juin 1833, la première réunion se tient à la Chambre des magistrats du Palais de justice de Montréal. Le maire et le secrétaire sont choisis par le groupe d'élus ; Jacques Viger devient le premier maire de l'histoire municipale montréalaise et Pierre Auger, le premier secrétaire. La charte qui institue ce nouveau type de gouvernement local est valide pour quatre ans.

Viger se met immédiatement en contact avec la ville de Québec, qui a déjà des règlements concernant la salubrité. La question de l'éclairage est mise à l'ordre du jour rapidement tout comme des moyens de prévention pour contrer le choléra qui a frappé durement la population montréalaise en 1832.

Lors de la session du 19 juillet 1833, Viger soumet deux dessins qu'il a fait préparer pour les armoiries de la Corporation de la Cité de Montréal ; le deuxième est retenu. En forme de médaillon ovale, il reflète la composition ethnique de la ville : un castor pour la population canadienne-française, la rose de la maison Lancaster pour les Anglais, un chardon pour les Écossais et un trèfle pour les Irlandais. La forme crucifère et le rouge rappellent la pensée et l'action chrétiennes associées à la fondation de Ville-Marie, le premier nom de Montréal. La devise *Concordia Salus* signifie *Le salut par la concorde*. Ce message témoigne du désir de Jacques Viger de promouvoir la bonne entente entre les peuples (pour voir ce médaillon, consulter l'album *Souvenirs canadiens*, p. 9).

Cette expérience de gouvernement est cependant de courte durée, car, en 1836, avec les problèmes politiques qui s'annoncent, le gouverneur du Bas-Canada ne renouvelle pas la charte municipale ; les juges de paix reviennent en poste.

5. Un homme aux multiples facettes

Les historiens Fernand Ouellet et Jean-Claude Robert présentent Jacques Viger comme étant un « un personnage assez énigmatique et déroutant » (Ouellet, 1955-1957, p. 34) ; « Il n'est pas facile de saisir les multiples facettes de l'existence de Jacques Viger. Tant sa personnalité que l'ampleur de son activité et la diversité de ses intérêts en font un individu qui sort nettement de l'ordinaire » (Robert, 1985, p. 1014).

Ouellet le présente comme un fonctionnaire, un milicien, un collectionneur, un poète, un chansonnier, un dessinateur et un membre de nombreuses organisations. Pour sa part, Robert résume ainsi sa carrière et ses activités : « journaliste, auteur, officier de milice, fonctionnaire, homme politique, propriétaire foncier, érudit et collectionneur ».

« Il n'était pas très beau, mais la vivacité de son esprit, le mordant de ses réparties et sa proverbiale jovialité faisaient son charme. » (Robert, 1985, p. 1014). Le fils de Louis-Joseph Papineau, Amédée, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, se remémore les cousins Viger : Louis-Michel, l'avocat, « grand, gros bel homme que le peuple appelait *le beau Viger* », par contraste avec celui qu'il appelait *Viger le laid* [pour Jacques] et le troisième, l'Honorable Denis-Benjamin, *le Viger au grand nez*, « nez phénoménal en effet » (Papineau, 1998, p. 45-46). Jean-Guillaume Barthe livre un témoignage similaire : « J'ai beaucoup connu les trois hommes remarquables qui avaient noms Denis-Benjamin, Louis-Michel et Jacques Viger, aussi disparates par leur genre d'esprit que par leur conformation physique et les traits de leur physionomie. L'un, Louis-Michel, était désigné par l'appellation du *beau Viger*, ce qui explique comme quoi les deux autres ne l'étaient pas absolument. Mais, en revanche, l'aîné, Denis-Benjamin, avait une distinction de manières, un reflet de dignité qui sentait la noblesse et imposait la considération et le respect. Jacques, au contraire, ne visait qu'à l'originalité à laquelle son visage sarcastique se prêtait beaucoup. Ses yeux, quelque peu fauves ou obliques, provoquaient le rire, et sa bouche enfantait l'épigramme qui en sortait parfois un peu brûlante [...] » (Barthe, 1992, p. 402).

Amédée Papineau se souvient de lui lorsqu'il arrivait à un dîner, intime ou public, où il avait toujours une chanson nouvelle ou d'occasion à entonner. Il se questionne même sur ce que serait devenu le chansonnier de Jacques Viger : « Il avait du grivois comme du radicalisme. L'a-t-il jeté au feu de son vivant ? ou confié cette mission par son testament à l'abbé Verreau ? » (Papineau, 1998, p. 44). Cet aspect de Viger se retrouve aussi dans *Le Panthéon canadien* : « S'il écrivit aussi des annales scandaleuses, il n'eut pas [...] le tort de les publier » (Bibaud, 1858, p. 301).

Même si Viger est bien connu pour ses talents d'archiviste, d'historien et de collectionneur, les historiens d'aujourd'hui le perçoivent d'abord et avant tout comme un mémorialiste : « À cette époque de l'historiographie canadienne-française, on semble se préoccuper autant d'écrire

l'histoire que de préparer des mémoires sur divers sujets qui permettront par la suite de le faire. Manifestement, Viger appartient à la seconde tendance » (Robert, 1985, p. 1013). Pour cette bourgeoisie canadienne-française qui veut inscrire impérativement son appartenance à l'ensemble de la nation canadienne, l'Histoire sert un besoin profond d'expliquer cette société francophone, lui permettant en même temps de s'affirmer devant la nouvelle majorité anglophone. Issu d'une génération qui a reçu une éducation ayant favorisé la conquête de l'espace public et privé (dans la démocratie parlementaire ou dans de nouvelles formes de sociabilité, que ce soit par les journaux, la littérature, les cercles et les salons), l'œuvre de Viger est empreinte d'une volonté de connaître et de comprendre qui va au-delà de la curiosité de l'érudit local, comme en fait foi sa bibliothèque personnelle. On dit qu'elle comprend au-delà de 1 200 volumes dont les sujets portent sur l'astrologie, l'arithmétique, l'arpentage, la mythologie, l'architecture, l'agronomie, l'histoire militaire, la géographie, le théâtre, la religion, l'histoire et les récits de voyage. Elle regroupe de nombreux journaux et périodiques autant francophones qu'anglophones, canadiens ou américains avec des thématiques diverses : agriculture, médecine, religion, littérature ou politique. On connaît certains de ses déplacements à Québec, à Kingston et aux États-Unis, plus spécifiquement celui de 1844 où il a visité Burlington, Albany, Boston, New York et Fort George (Hamel, 2002, p. 65).

En plus de son travail comme fonctionnaire, Jacques Viger est aussi actif dans le milieu de l'éducation. En 1829 et en 1835, il fait un relevé détaillé des établissements d'enseignement de Montréal. Trésorier à l'école Saint-Jacques, président de l'École normale de Montréal pendant de nombreuses années, membre fondateur du Cabinet de lecture paroissial, Viger est approché par Charles Buller, le responsable de l'enquête sur l'éducation dont les résultats doivent être présentés à lord Durham, pour des informations sur le sujet. Mgr Bourget ira même jusqu'à proposer son nom pour le nouveau poste de surintendant de l'Éducation, mais le gouverneur Charles Bagot nommera Jean-Baptiste Meilleur.

Par ailleurs, il joue très souvent le rôle de messenger à cause de ses nombreux contacts. À titre d'exemple, Mgr Lartigue lui demande en 1839 de rencontrer lord Gosford afin de régler la question des aumôniers militaires : « Si vous pouvez adroitement, et plutôt en conversation que par lettres, faire sentir à Son Excellence la nécessité qu'Elle s'entende avec moi sur cette Commission, et surtout qu'elle soit dressée de manière à obliger les aumôniers de me demander les pouvoirs spirituels pour agir dans leurs bataillons, vous aurez agi en catholique et vous recevrez les remerciements de Votre Évêque » (Grondin, 1942, p. 28). Jean-Claude Robert souligne quant à lui la fonction particulière qu'il remplit auprès des Viger et Papineau, affirmant « qu'il joue auprès d'eux un précieux rôle d'informateur bien renseigné de la scène montréalaise,

allant jusqu'à compiler à leur intention de véritables dossiers. Il agit aussi très souvent comme le messenger des uns et des autres » (Robert, 1985, p. 1011).

6. Jacques Viger : ses intérêts et ses recherches

Jacques Viger peut se distinguer par sa polyvalence : dans ses rencontres et ses amitiés et dans son intérêt pour les diverses facettes de la société et de l'histoire. Il se décrit lui-même ainsi : « Grand et Inexorable Redresseur des torts de mes devanciers en Annales, chroniques, Mémoires, Histoire, voire même en dates et vraie orthographe de noms propres, etc. parce qu'en fin de compte je me crois appelé à cette impitoyable fonction par l'horreur que j'éprouve pour le faux et l'amour ou le goût inné que j'ai pour le vrai » (Ouellet, 1955-1957, p. 37). François-Xavier Grondin le présente comme un chercheur infatigable : « Rien n'était de moindre importance, pour lui : dessins sur bois, à la plume, signatures et autographes, plans et inscriptions, vieilles ruines émergeant à peine du sol, manuscrits qu'il copiait en entier de sa main, [...] conversations qu'il provoquait et entretenait avec esprit, correspondance qui allait forcer dans leurs derniers retranchements les volontés indifférentes. Il notait tout, retenait tout, ressentait tout » (Grondin, 1942, p. 31).

Toutefois, il faut aborder l'œuvre de Viger prudemment ; Fernand Ouellet émet à cet effet un bémol. Alors que Viger écrit à Joseph Mermet, en 1814, pour lui demander de lui envoyer un récit de la bataille d'Oswego, il lui fait remarquer : « je vous demande des Mémoires sur une action qui appartient à l'histoire de mon pays ; que par conséquent ils prendront place dans mes Archives, s'ils contiennent des vérités qu'il seroit prudent de ne point dévoiler encore » (Ouellet, 1955-1957, p. 37-38). Outre son chansonnier, Ouellet spéculé sur le fait que « La *Saberdache* actuelle serait le résultat d'un choix ». Une autre lettre, datée de 1826 et adressée à Michel Bibaud (confrère de classe de Viger au Collège Saint-Raphaël et qui publiera de nombreux articles de celui-ci dans sa *Bibliothèque canadienne*), corrobore cette piste : « On lit tout dans Racine, on choisit dans Voltaire, et n'allez pas inconsidérément publier *toute* ma *Saberdache* ; car il y a dedans, par-çi, par-là, du *grivois* et de *l'ennuyant* ! Certes ! Prenez bien garde ; soyez sobre à cet égard et choisissez bien » (Ouellet, 1955-1957, p. 36).

Pour Ouellet, cette attitude correspond à une vision de l'époque : « la vérité historique demeurerait soumise, pour lui, à certains impératifs sociaux et moraux [...]. [Sa démarche scientifique] implique un choix dans les documents et une intention de construire l'Histoire canadienne en fonction de certains schèmes idéologiques [...]. »

L'étude de Serge Gagnon, sur *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, jette un regard sur la question. Gagnon cite une critique de Viger sur *L'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau : « De 1845 à 1850, l'opposition [à l'ouvrage de Garneau] se fait le plus souvent dans l'intimité épistolaire. Les témoignages sont nombreux. Celui de Jacques Viger nous semble représentatif du milieu conservateur. La critique « peut flageller

notre homme de belle manière [...] Mr. G. le mérite richement », écrit-il à l'abbé Édouard-Gabriel Plante. Pour l'érudit d'allégeance clérico-nationaliste, Garneau « a voulu écrire une histoire philosophique, dans le goût des Quinet, des Michelet, des Proudhon, voire même des Lamartine, & et non pas dans le goût encore si respectable de la majorité de ses excellents compatriotes ! » Viger oppose Garneau au père Félix Martin qui a su comprendre la période dite de l'épopée mystique, « cette belle époque [...] religieuse » que Garneau, selon lui, a oubliée « avec préméditation » (Gagnon, 1978, p. 321-322).

Il est assez intéressant de présenter cette critique vis-à-vis un historien, car Viger, lui, ne semble avoir jamais écrit de synthèse. L'analyse de son corpus de travail, le peu d'ouvrages entièrement de sa plume et les remarques qu'il a laissées permettent d'affirmer que Viger a été d'abord et avant tout un mémorialiste. Lui-même reconnaît d'ailleurs ses limites. Dans une lettre datant de 1813, il écrit à propos d'une bataille militaire : « c'est le récit de l'expédition des voltigeurs contre Graveley-Point, et tous les détails officiels que l'on peut désirer sur la malheureuse Affaire du havre de Sackett. J'y ai joint un plan de l'endroit et je me flatte que tu verras le tout avec plaisir. Je t'ai réservé la Narration de quelques anecdotes intéressantes ; elles méritent annotation, et tu pourras les faire publier si tu veux avec commentaires. Elles auraient pourtant besoin d'être mieux écrites. » (Hamel, 2002, p. 14). Dans sa présentation de la *Notice biographique de l'abbé Picquet*, Viger affirme : « je crois donc devoir recueillir ici tout ce que je connois de publié ou d'inédit sur ce fameux missionnaire, laissant à quelque plume plus habile que la mienne le soin, comme les moyens, de nous donner une Notice historique digne de cet homme » (Hamel, 2002, p. 74).

L'analyse des quelques écrits publiés de Viger — comme la notice historique de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours à Montréal, les curés et les paroisses du diocèse de Montréal et ses souvenirs sur la seigneurie de La Prairie —, montre un style très descriptif, quand il ne s'agit tout simplement pas que de notes ou d'annotations. La majeure partie des textes repose donc sur la transcription de manuscrits qu'il a recueillis afin de publier ces matériaux pour la connaissance de l'histoire.

Ces ouvrages permettent aussi de découvrir les liens entre lui et de nombreux collaborateurs : « La réputation d'érudit de Jacques Viger était connue de tous ceux qui avaient un intérêt pour l'histoire du Canada, et elle atteignait les États-Unis et l'Europe — l'abbé Faillon, le P. Martin, M.A. de Puibusque, M. de La Roche-Héron, M. Shéa, M. Francis Parkman — [...] . Jacques Viger se trouve au cœur d'un réseau d'échanges d'informations historiques et littéraires. » (Hamel, 2002, p. 76). De son côté, Maurice Lemire affirme : « il aurait ouvert la voie des études historiques » et que son mérite serait surtout, selon lui, pas tant dans ses œuvres que

« dans le rôle d'animateur qu'il a joué auprès des intellectuels de son temps » (Lemire, 1992, p. 98 et 154). La création de la *Société historique de Montréal* en 1858, dont il est un membre fondateur et le premier président, est donc dans l'ordre des choses.

6.1. Sa passion pour les faits militaires

En 1812, un conflit éclate entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Ces derniers veulent envahir le dernier territoire assujéti britannique en Amérique en attaquant la clé stratégique du Canada : Montréal. Jusqu'en 1814, une série de batailles le long des frontières du Bas et du Haut-Canada implique l'armée et la milice. C'est à ce moment que Jacques Viger va participer à ce fait militaire historique.

La milice est une institution qui remonte au régime français. À cette époque, la guerre constitue un trait essentiel de la vie coloniale, car il n'y a pas d'armée sur le territoire de la Nouvelle-France; la milice y est donc toujours en service actif. En plus d'occuper des fonctions militaires, les officiers de milice ont des responsabilités civiles ; ils sont des rouages importants de l'administration coloniale [...]. Leurs tâches se résument à lire les ordonnances des intendants, à convoquer des assemblées et à diffuser des dépêches. Ils assistent le Grand voyer en plus d'administrer les terres vacantes et voir à leur vente aux enchères. » (Lavallée, 199, p. 241-242).

Après la Conquête britannique, ce système de milice est plus ou moins régulièrement révisé, mais lorsque des conflits se profilent, le gouverneur s'empresse de rétablir la milice composée en grande partie de civils. Les officiers, eux, se recrutent essentiellement parmi les nobles, les seigneurs, les marchands et les fonctionnaires.

Jacques Viger, qui a un lien filial avec un militaire du régiment de Carignan, s'enrôle dès 1812 dans le bataillon de Montréal, tout comme ses cousins Denis-Benjamin et Louis-Michel. Des amis feront de même dont William Berczy fils, Jean-Marie Mondelet et Louis Guy.

L'Assemblée du Bas-Canada, qui a approuvé la création d'un régiment d'infanterie légère composée de volontaires, aura pour nom *Les Voltigeurs canadiens*. Son commandant sera Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry. C'est à cette unité que sera affecté Jacques Viger ; il y aura même le grade de capitaine.

Viger va laisser un témoignage de sa participation au combat de Sacket's Harbor, qui joue un rôle crucial pour le contrôle du lac Ontario, dans son journal militaire et sa correspondance avec son épouse. Camille Roy en parle en ces termes : « On y trouve un peu de tout : des descriptions topographiques, des narrations, des incidents de voyage, des alertes soudaines, des portraits, de l'histoire, et toutes les impressions variées d'un soldat en campagne. Et cela est simplement écrit, au fil de la plume, sans recherche, avec une pointe d'esprit, ou agrémenté des grâces d'une discrète et riante poésie » (Roy, 1935, p. 70). Viger demeurera toute sa vie fasciné par cette expérience militaire : « L'un de ses faibles, c'était de s'imaginer qu'il avait été héros [...] pendant la guerre de 1812, et de se faire peindre en costume de voltigeur, avec shakos [coiffure militaire],

long sabre et saberdache : tunique vert foncé, toute galonnée de brandebourgs noirs ». Une description de la maison de Viger par Amédée Papineau indique que cette miniature sur ivoire trônait à gauche d'un miroir alors que le portrait de son parrain, Joseph Papineau, était du côté droit (Papineau, 1998, p. 41 et 44).

Après le conflit, Viger tient à jour les livres d'ordres du bataillon de la milice de Montréal, dont il fait partie jusqu'à son décès, c'est-à-dire de 1829 à 1858. De plus, il collige de la documentation sur les réunions annuelles de ce bataillon (Hamel, 2002, p. 15-16).

6.2. Le précurseur

6.2.1. La néologie canadienne

Le 7 janvier 1809, Jacques Viger fait paraître dans *Le Canadien* un article intitulé : « Néologie » et qui traite du verbe *bourgogner*. Ayant comme sens battre, ce mot tire son origine du nom du général anglais Burgoyne, qui fut défait par les Américains en 1777 à Saratoga. Comme on peut le constater, l'intérêt de Viger pour les faits d'armes explique ce choix.

Le dictionnaire Robert explique le sens et l'évolution de la définition du mot néologisme ainsi : nom donné au XVIII^e siècle à une certaine affectation de nouveauté dans la manière de s'exprimer ; après 1800, emploi d'un mot nouveau (soit créé, soit obtenu par déformation, dérivation, composition, emprunt, etc.) ou emploi d'un mot dans un sens nouveau.

Les archives du fonds Viger-Verreau, conservées au Séminaire de Québec, contiennent deux versions d'une compilation ayant le titre suivant : *Néologie Canadienne, ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vigueur ; - des mots dont la prononciation & l'ortographe [sic] sont différentes de la prononciation & ortographe [sic] françoises, quoique employés dans une acceptation semblable ou contraire ; et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue*. Suzelle Blais, qui a fait une étude linguistique des ouvrages, explique que la première partie du titre se réfère aux innovations formelles ou sémantiques du français canadien ; la seconde partie contient les mots français qui ont en français canadien des variantes phonétiques, orthographiques ou sémantiques, tandis que le dernier tiers porte sur les emprunts aux langues amérindienne et anglaise (Blais, 1998, p. 18)

Cet « ouvrage lexicographique essentiel pour l'étude du français au Canada et [qui] reste le seul de Viger à ce sujet » (Blais, 1998, p. 14) se rattache à la formation classique française de l'auteur chez les Sulpiciens de Montréal, pour la plupart natifs de France. Cinquante ans après la Conquête britannique, au cœur de la lutte pour faire reconnaître officiellement l'usage du français au Parlement, Viger constate l'écart qui existe entre la langue des gens instruits et celle de la majorité de ses compatriotes. Sa formation personnelle, basée sur la norme de Paris, filtre ses observations qui sont aussi teintées par ses contacts avec de nombreuses personnalités européennes. Ensuite, l'apparition de nombreux anglicismes et la mode pour ce qui était anglais lui faisaient craindre une dégradation du français. Par sa néologie, Viger ne veut pas juste décrire la langue de ses contemporains, il la confronte aux normes du français de France, telles que consignées dans les dictionnaires.

La *Néologie canadienne*, qui se compose de deux manuscrits, où l'amour des mots et le souci du détail sont omniprésents, touche à de nombreux domaines et à toutes les classes de mots. Les définitions et les exemples abondent et témoignent d'une connaissance et d'une observation

personnelle de la langue. Viger met dans ses articles des commentaires, des expressions, des proverbes et des comparaisons qui enrichissent le contenu de l'ouvrage, ce qui en fait une source d'étude et de référence pour l'histoire du français en Amérique du Nord (Blais, 1998, p. 15).

6.2.2. Le recensement de 1825

Premier recensement réalisé depuis la Conquête britannique, Jacques Viger et Louis Guy, notaire public, sillonnent toute l'île de Montréal en 1825. Les résultats du questionnaire officiel figurent dans un tableau dont le modèle est fourni par les autorités gouvernementales. Mais il y a plus ; les deux commissaires étoffent le recensement en y ajoutant des informations relatives au lieu recensé, à divers aspects de la vie privée des répondants, comme leur origine ethnique, leur race, leur religion, etc. Viger explique lui-même son but : « recueillir des détails statistiques en tout genre dont j'ai formé plus tard des *Tablettes* ou curieuses ou intéressantes » (Ma Saberdache bleue, vol. 7, p. 76-77).

Cette démarche a donné lieu à la production de plusieurs générations de documents : les cahiers de compilation (avec les données prises sur le terrain) ; un livre de dépouillement (les données retranscrites) ; une version du recensement qui contient tous les renseignements compilés parallèlement à la version officielle réalisée pour le gouvernement.

Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert confèrent au recensement de 1825 une grande valeur et un caractère exceptionnel à cause de sa qualité factuelle et hors du commun. On peut même se faire une idée sur la prostitution à cette époque : 20 maquerelles (personnes vivant de la prostitution des femmes), 111 filles publiques et 12 concubines (ces données n'apparaissent pas dans la version pour les autorités). « La présence d'une garnison à proximité et le rôle de Montréal comme port et centre de travail expliquent l'importance de la prostitution » (Linteau et Robert, 1976, p. 399).

Un article portant sur l'évolution de la statistique au Canada explique que « le cas Viger est particulièrement intéressant, car il témoigne de l'existence, avant même que se développe un savoir statistique administratif (celui qui se construira à l'intérieur des bureaux) ou parallèlement à celui-ci, d'un *savoir statistique privé* » (Beaud et Prévost, 2000, p. 68). Jacques Viger fait figure de précurseur alors que la statistique en est à ses premiers balbutiements, que ce soit au pays, aux États-Unis ou en Europe (Hamel, 2002, p. 44).

6.2.3. Le documentaliste

De nombreuses institutions québécoises possèdent des fonds d'archives et de documents en lien avec Jacques Viger. Le plus important fait partie des archives du Séminaire de Québec et porte le

nom de *Fonds Viger-Verreau*, qui contient plus de douze mètres de documents textuels, ainsi que près de 150 plans.

La portée et le contenu du fonds expliquent qu'on y trouve des documents et des transcriptions de documents d'archives sur l'histoire canadienne entre 1612 et la fin du XIX^e siècle. La documentation personnelle, particulièrement celle de Jacques Viger, comprend *Ma Saberdache* (la rouge qui contient des transcriptions et des notes de documents historiques – 30 volumes ; la bleue qui contient la transcription de sa correspondance – 13 volumes). Le mot *saberdache* provient de l'allemand et sert à désigner un sac carré en cuir à plusieurs compartiments porté par les hussards allemands près de leur sabre. À cette documentation s'ajoutent des comptes, des journaux de voyage, un journal intime, des notes de recherche, des opuscules, un album avec des aquarelles et des dessins originaux.

Nathalie Hamel a compilé les documents collectionnés, les manuscrits et les publications dans son rapport sur la vie et l'œuvre de Viger. Fernand Ouellet, lui, a produit un inventaire de la *Saberdache*, paru dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*. Ces travaux permettent de saisir le travail d'érudition de Viger ainsi que l'ampleur de son œuvre.

En 1860, les héritières de Jacques Viger, ses belles-filles, ont vendu le legs de leur beau-père à l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, directeur de l'École normale de Montréal (où Viger siégea de nombreuses années). Le contrat de vente stipulait que le fonds Viger ne pouvait être divisé et que si la Société historique de Montréal désirait en faire l'acquisition ou toute autre institution littéraire, elles auraient la priorité. Toutefois, l'abbé Verreau, ayant déménagé à Québec, cède son propre fonds, auquel il a incorporé celui de Viger, au Séminaire de Québec moyennant une pension pour sa sœur (Ouellet, 1955-1957, p. 36-37).

7. Ses albums

7.1. Panorama de Montréal

Étonnamment, il existe peu d'informations historiques sur cet album consacré à des monuments et à des paysages montréalais. Composé d'une trentaine d'œuvres en sépia exécutées par John Drake, l'album *Panorama de Montréal* représente pourtant une richesse iconographique indéniable et s'inscrit dans la volonté de son commanditaire, Jacques Viger, de garder des souvenirs d'un héritage menacé par la modernisation de Montréal.

L'analyse des sujets présentés témoigne de ce souci. S'y trouvent tout d'abord les principales institutions qui ont contribué à la naissance de la ville (les institutions paroissiales et conventuelles) sous le régime français. Les institutions britanniques sont aussi représentées qu'elles soient religieuses (églises épiscopale et presbytérienne) ou civiles (le palais de justice et la prison, l'hôpital, le temple maçonnique, la place publique). La période préindustrielle s'annonce avec le canal de Lachine. Une série d'images montrant les ruines de plusieurs forts corroborent une fois de plus sa passion pour l'histoire militaire.

Faisant partie des archives du Séminaire de Québec, *Panorama de Montréal* gagnerait sûrement à être étudié afin de le faire découvrir et connaître.

7.2. Costumes des communautés religieuses de femmes au Canada

« Au terme d'une tournée mouvementée aux États-Unis, Mgr Cajetan Bedini, nonce apostolique au Brésil, vint visiter le Canada durant l'été 1853. Pendant environ deux mois, « des honneurs extraordinaires furent partout rendus à l'envoyé du souverain pontife ». Comme en font foi plusieurs témoignages, l'accueil fut particulièrement chaleureux dans les communautés religieuses de femmes. À juste titre impressionné par leur nombre, leur diversité et leur vitalité, le prélat manifesta le désir de posséder un recueil illustrant les costumes et les œuvres de ces communautés. L'appel de Mgr Bedini fut entendu par Jacques Viger qui se mit bientôt à la tâche avec l'appui du haut clergé. En plus de rédiger un *Précis historique* d'une trentaine de pages, le célèbre collectionneur confia l'exécution de quatorze aquarelles à son collaborateur habituel, l'artiste montréalais James Duncan. Les frais de l'entreprise furent couverts grâce à une souscription. [...] le travail de Viger fut sanctionné l'année suivante par le concile – le deuxième – des neuf évêques réunis à Québec [...].

Dans la lettre de remerciements qu'il adressa, six mois plus tard à Viger, Mgr Bedini fit remarquer que tout était parfait dans l'ouvrage qu'on lui avait fait parvenir, se disant particulièrement heureux « du choix du sujet, de la beauté des desseins *et* de l'intérêt *des* précis historiques ». Il devait, par la suite, témoigner de sa gratitude en expédiant un bon nombre de gravures destinées, entre autres, aux communautés religieuses.

On ignore ce qu'il est advenu du présent offert à Mgr Bedini en 1854. Fort heureusement, Viger avait eu la bonne idée d'en faire exécuter un double. À sa mort, cet exemplaire passa entre les mains de son exécuteur testamentaire, Raphaël Bellemare, et une descendante de ce dernier l'offrit à la Bibliothèque de la Ville de Montréal, en 1953. La version de la bibliothèque municipale est en tous points conforme à ce que nous connaissons de l'album offert à Mgr Bedini, sauf qu'elle compte trois aquarelles additionnelles. Dans l'original, « Viger n'avait décrit que les communautés du Bas-Canada ». Dans son propre exemplaire, il ajouta des illustrations se rapportant à deux communautés du Haut-Canada [les sœurs de Lorette et les sœurs de Saint-Joseph de Toronto] ainsi qu'à une troisième, fondée en 1853 dans le diocèse de Saint-Hyacinthe [les sœurs de la Présentation de Marie].

Les aquarelles réalisées par Duncan, pour le compte de Viger, sont numérotées de 1 à 17. Chaque représentation est chapeautée par les armes de la compagnie, de l'évêque ou du diocèse dont relevait la communauté lors de sa fondation. Au bas de chacune des illustrations est indiqué le nom de l'institut, l'endroit où il fut établi et la date de son érection. Cette dernière donnée a d'ailleurs servi de base à la séquence chronologique dans laquelle furent disposées les aquarelles.

L'album Duncan-Viger constitue, à n'en pas douter, un précieux document historique. Tout en nous renseignant sur les costumes et les vocations religieuses, il nous fournit des indications relatives à l'architecture intérieure ou extérieure de plusieurs types d'édifices, au matériel pédagogique des maisons d'enseignement, au costume des élèves et de la population laïque, aux dévotions des religieuses, à des peintures et à des sculptures anciennes, etc. Tout cela est rendu avec exactitude par un artiste qui semble avoir élaboré ses représentations en se rendant chaque fois sur place. Par ses qualités artistiques, l'ensemble d'aquarelles va beaucoup plus loin qu'une simple compilation documentaire. C'est un tout vivant et varié où chaque composante comporte une mise en page originale. En outre, la présence de petites naïvetés, la spontanéité du lavis et la délicatesse du coloris confèrent une fraîcheur particulière à cet ensemble remarquable. » (Porter, 1984, p. 77 ; chacune des œuvres de Duncan est reproduite, de la p. 78 à 94).

Liste des communautés religieuses représentées	Année de fondation
L'Hôtel-Dieu de Québec	1639
Les Ursulines de Québec	1639
L'Hôtel-Dieu de Montréal	1642
La Congrégation de Notre-Dame de Montréal	1653
L'Hôpital-général de Québec	1693
Les Ursulines de Trois-Rivières	1697
Les Sœurs grises de Montréal	1747
L'Institut des Sœurs de la Providence de Montréal	1828
Les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus	1842
Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie	1843
Les religieuses du Bon Pasteur de Montréal	1844
Les Sœurs de Notre-Dame de Sainte-Croix	1847
Les Sœurs de Lorette de Toronto	1847
Les Sœurs de Miséricorde de Montréal	1848
Les Filles de Sainte-Anne	1848
Les Sœurs de Saint-Joseph de Toronto	1854
Les Sœurs de la Présentation de Marie	1853

« Jacques Viger a bien démontré la diversité des communautés de femmes du Bas-Canada au milieu du XIX^e siècle ainsi que le large éventail de leurs vocations : pensionnats et externats pour jeunes filles, écoles mixtes à la ville comme à la campagne, établissements d'enseignement pour les pauvres et les handicapés, maisons de retraites spirituelles, hôpitaux pour le soin des malades des deux sexes, orphelinats, établissements pour l'hébergement des pauvres, des vieillards, des

enfants trouvés, des infirmes, des « femmes pécheresses » et des mères célibataires, maisons de force pour les aliénés et ainsi de suite » (Porter, 1984, p. 73).

La satisfaction autour de la production de cet album est telle que lors d'un voyage à Rome, en 1855, Mgr Bourget envoie cette missive à Mgr Bedini : « Sa Sainteté encouragerait merveilleusement la science archéologique, dans notre jeune pays et couronnerait les immenses travaux et sacrifices de notre archéologue Canadien, si elle daignait accorder quelque décoration particulière à Son Honneur Mr Jacques Viger, premier Maire de Montréal, dont Votre Excellence connaît le mérite et les vertus. La Religion chez nous, encore plus que la Patrie, aura à profiter des recherches que cet infatigable archéologue a faites de nos antiquités. Car notre pays ayant été établi, il a environ deux siècles, dans l'unique vue de propager la foi catholique, dans cette partie du nouveau monde, et d'y répandre principalement la connaissance et la gloire de la B.V. Marie, Immaculée dans sa Conception, nos Monuments antiques sont presque tous religieux. Voilà pourquoi les prodigieuses compilations de Mr Jacques Viger sont presque entièrement à l'avantage de la Religion. Votre Excellence en a un petit échantillon entre ses mains. Aussi doit-elle beaucoup à ce religieux citoyen, d'autant plus méritant qu'il est plus désintéressé » (Documents inédits, 1952, p. 111).

En juin 1855, Mgr Bédini fait parvenir à Jacques Viger la nouvelle suivante : « Votre saint Évêque est sur le point de quitter la ville éternelle et de retourner à son diocèse. Je profite de cette occasion pour lui recommander la transmission de quelques petits souvenirs par lesquels je tâche de me montrer reconnaissant à tous ceux qui ont bien voulu contribuer à l'Album que vous m'avez envoyé. [...] J'ai été assez heureux de pouvoir vous obtenir du S. Père une distinction, d'ailleurs si méritée [...]. Il a daigné vous nommer Commandeur de l'Ordre de St Grégoire, et vous en trouverez ci joint le Bref » (Archives de l'Archevêché de Montréal).

Jacques Viger, avec Louis-Hippolyte Lafontaine et Charles Wilson, reçoit le titre de commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Cet ordre, institué par le pape Grégoire XVI en 1831, a d'abord été réservé « à ceux qui se signaleraient par leur zèle à défendre l'Église, mais, par lettre du 30 mai 1834, ses statuts furent modifiés aux fins de récompenser tous les mérites » (Morin, 1940, p. 21).

Cette décoration en forme de croix en or à huit pointes, émaillée de rouge et ayant au centre l'effigie de saint Grégoire, est portée par Viger dans un portrait qui semble représenter aujourd'hui l'image la plus diffusée de lui.

7.3. Souvenirs canadiens

Contrairement à l'album *Panorama de Montréal* qui semble moins connu, l'album *Souvenirs canadiens* – mieux connu sous le nom d'Album Viger – a joui d'une plus grande notoriété. De nombreux historiens de l'art y ont consacré au moins un article, que l'on pense à Gérard Morisset ou à Jules Bazin. Olivier Maurault a produit un compte-rendu sur les sujets et les œuvres s'y trouvant. Mme Huguette Boivin-Piénard en a fait le sujet de son mémoire de maîtrise en 1990.

Les raisons entourant son étude sont multiples. Tout d'abord, la réunion dans un seul album d'une quantité importante d'artistes, autant professionnels qu'amateurs, qu'anglophones que francophones (Joseph Légaré, Théophile Hamel ; James Duncan, John Grant). Ensuite, la présence d'artistes masculins, comme on en a l'habitude, mais aussi la présence d'artistes féminines, chose plus rare (Amélie Panet ; Marianne Malone). Les œuvres, qui correspondent au format spécifique de l'album de Jacques Viger, présentent un autre intérêt.

Souvenirs canadiens correspond à une forme d'art à caractère plus populaire qu'académique. Les sujets, le rendu (parfois naïf) et le format réduit des œuvres provoquent un sentiment d'intimité chez l'observateur. Et lorsqu'en lien avec la vie et l'histoire de Jacques Viger, l'impression de le rencontrer personnellement émane de ces pages où il y a mis beaucoup de soin et d'attention. Car pour une grande partie de cet album, le choix des images ne provient pas du hasard. Nous sommes conviés, en tant que spectateur, à explorer un univers personnel, l'univers de Jacques Viger.

Par une approche thématique, des regroupements permettent certains recoupements historiques. Le résultat reflète, encore une fois, les intérêts de Viger, tout comme ses choix de prédilection de recherche.

7.3.1. Les sujets militaires

C'est de façon tout à fait naturelle que des sujets militaires se retrouvent dans l'album personnel de Jacques Viger ; c'est même une part importante de celui-ci, autant quantitativement que qualitativement.

À partir d'une analyse événementielle des sujets et des références militaires représentés dans *Souvenirs canadiens*, la présence des personnages historiques du marquis de Montcalm et du colonel de Salaberry constitue les points centraux des thématiques consacrées à l'histoire militaire de la Nouvelle-France, dans le premier cas, et à l'histoire militaire du Bas-Canada, dans le deuxième cas.

Louis-Joseph de Montcalm naquit en France en 1712 et fit une carrière militaire qui lui valut d'être commandant d'armée, lieutenant-général et commandeur de Saint-Louis. Héros français lors du conflit de la Nouvelle-France contre la Grande-Bretagne, il tomba sous les armes pendant son affrontement avec le général Wolfe lors de la bataille des plaines d'Abraham à Québec en 1759. On peut voir dans l'album son portrait, avec la nomenclature de ses campagnes : celle d'Oswégo, de William-Henry, de Carillon, de Montmorency et de Québec (p. 149 de l'album). Ses armoiries (p. 150) précèdent une courte biographie (p. 151-152). Outre un dessin de sa résidence (p. 144), Viger a fait transcrire le texte relatif à son inhumation chez les Ursulines de Québec (p. 150) ainsi que la plaque d'honneur qui marque l'endroit (p. 154).

Une autre série d'œuvres se rattache à son adversaire le général James Wolfe (1727-1759), mort lui aussi sur le champ de bataille des plaines d'Abraham. La célèbre reproduction de cet événement est présente dans l'album (p. 113) tout comme un dessin de son impressionnant monument funéraire à Londres (p. 112). On peut aussi voir un petit dessin où une colonne porte l'inscription : *Here died Wolfe* (p. 337). La boucle est bouclée par une représentation du lieu par où l'armée de Wolfe a atteint les plaines d'Abraham.

L'intérêt de Viger pour Montcalm se poursuit dans une série de textes et d'images en lien avec le fort de Carillon. Construit en 1756, ce lieu a été un des hauts faits d'armes de Montcalm lors de sa victoire sur le général britannique Abercromby en 1758. Viger y a consigné le journal du chevalier de Lévis, qui était sous les ordres de Montcalm (p. 24), une relation de cette victoire (p. 25 à 28), des détails sur la bataille et ses participants (p. 29 à 31) en plus des paroles d'une chanson sur la défaite des Anglais (p. 32).

La défaite militaire de la France, en 1760, va entraîner la remise de son territoire d'Amérique du Nord à la Grande-Bretagne. Pour souligner la transition d'une nation à l'autre, Viger crée, avec l'aide de ses amis artistes William Bent Berczy et James Duncan, une représentation du règne militaire de 1760-1764. Ayant pour titre *Quatre années de l'histoire de Montréal*, les armoiries des autorités de l'époque représentent le chevalier de Lévis et celles des administrateurs militaires Thomas Gage et B. Burton. Les drapeaux français et anglais y sont également (p. 209 de l'album). Un sceau du régime militaire à Montréal se trouve aussi à la page 160 de l'album.

La présence du colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry (1778-1829) se rattache, dans ce cas-ci, à la bataille militaire qui opposa les Américains et les Britanniques sur le sol canadien entre 1812 et 1814. Il est à noter que Jacques Viger participa à ce conflit en tant qu'officier dans le corps provincial d'infanterie légère des *Voltigeurs canadiens*, dont Salaberry était le chef.

La gravure du portrait de Salaberry, dans l'album, est une commande personnelle de Viger à l'artiste américain Anson Dickinson en 1824. C'est que « cette bataille prit l'ampleur d'un mythe et devint un des hauts faits de bravoure de l'histoire canadienne-française. » (Béland, 1998, p. 245). Viger y a grandement contribué, avec Joseph Mermet, son confrère d'armes et qui devint un ami, « alors officier royaliste français au service de la Grande-Bretagne » (Boivin-Piérard, 1990, p. 12). Mermet signe deux textes sur Salaberry, l'un décrivant le héros, le citoyen, l'époux et le maître, l'autre décrivant la victoire de la Châteauguay (p. 202 de l'album). Un troisième texte décrit le portrait du lieutenant-colonel Salaberry, tel que vu à la librairie de mademoiselle Fabre ; cet article a paru dans *Bibliothèque canadienne*, en 1826 (p. 203 de l'album). Un dessin complète la série en montrant la résidence de Salaberry, à Chambly (p. 293).

Quant à la participation de Viger, plus précisément à la bataille de Sacket's Harbor, elle se résume à une vue de Kingston (p. 39), ville sur le lac Ontario et faisant face à Sacket's Harbor, et à une autre vue du camp des Voltigeurs canadiens en 1813 (p. 107). Viger l'accompagne d'un extrait d'une lettre adressée à son épouse et qui permet de mesurer son sens de l'humour et de l'ironie : « nous sommes logés sous des tentes toujours plantées par nous, au milieu de souches, troncs d'arbres et cailloux de toutes espèces et dimensions ; partageant notre couche avec des reptiles de toutes formes et sortes ; exerçant, dans les plus petits détails, la charité la plus ample envers dix millions d'insectes tous plus dégoûtants les uns que les autres. Phlébotomisés par les maringouins, bistourisés par les moustiques, ventousés par les brûlots, nous sommes de plus menacés d'être mangés vifs par les rats de bois, quand ils auront fini de nos vivres. Que de vampires, dans un pays où il n'y en a point, dit-on ! Priez pour nous. [...] Oh Dieu ! Quel pays ! mais aussi quelle mine que la Pointe Henri pour un naturaliste ! » (p. 105 de l'album). Des stances sur la guerre de 1812 (un poème lyrique), par le père Daulé, complètent le tout (p. 237).

À cette thématique militaire, s'ajoutent quelques œuvres en lien avec la bataille de 1775, la première entre les Américains et les Britanniques sur le territoire canadien : une copie d'une médaille représentant George Washington (p. 22), responsable des forces armées américaines ; un dessin d'Amélie Panet (p. 272), intitulé *Site du combat de la Grange*, ayant eu lieu le 25 septembre 1775, souligne la bataille qui a eu lieu à Longue-Pointe, empêchant ainsi la prise de Montréal. Il faut aussi sous-tendre quelques liens avec le fort Carillon, qui obtint comme dénomination le fort Ticonderoga (p. 21) et qui fut pris par les Américains aux Anglais. Une copie de pièce de monnaie à l'effigie du roi George III d'Angleterre fait aussi référence à ce conflit alors qu'il en était le souverain (p. 183 de l'album).

Une série de représentations d'anciens forts peut aussi être interprétée comme des symboles d'époque par leur construction qui remonte au Régime français : Longueuil (p. 173 de l'album), Chambly (p. 267) et le Sault-Saint-Louis (p. 254 et accompagné d'une carte de localisation et d'un plan de référence, p. 316 et 317). Il est à noter que les deux premiers, Longueuil et Chambly, ont aussi été occupés par les troupes américaines en 1775.

La copie de la médaille frappée par le roi Louis XIV pour souligner la victoire française de 1690 sur l'amiral britannique William Phipps témoigne aussi de l'histoire militaire de la Nouvelle-France (p. 54), tout comme les sceaux du Conseil souverain (datant de 1663, p. 160) et de la prévôté de Québec (datant de 1664, sur la même page que le précédent) ainsi que la copie de la pièce de monnaie de 1722 (p. 183).

Les ruines du fort de Senneville (p. 127 et 236), la représentation des casernes militaires de l'île Sainte-Hélène (p. 186) et les citadelles de Montréal (p. 316) et de Québec (p. 304) illustrent d'autres références militaires.

Deux portraits complètent ce thème. Le premier est celui de Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville (1680-1768) frère de Pierre Le Moyne d'Iberville qui a fondé cet établissement, (p. 224 de l'album) gouverneur de la Louisiane, fait probablement référence à ce territoire qui s'inscrit dans l'histoire de la Nouvelle-France et qui, du vivant de Viger, fut vendu par Napoléon Bonaparte aux Américains en 1803.

Pour corroborer les connaissances de Viger sur l'actualité politique et militaire, le portrait de François-Dominique Toussaint dit Louverture (1743-1803) représente un exemple de choix (p. 82 de l'album). Cet esclave noir fut un des chefs de la révolte haïtienne en 1791 ; il s'était rallié à la France révolutionnaire qui venait d'abolir l'esclavage. En 1800, il proclama l'indépendance de l'île et devint président de la République haïtienne. Bonaparte fit attaquer Haïti et Toussaint capitula

en 1802. Emprisonné en France, il mourut des suites du climat rigoureux. Il devait son nom de Louverture aux brèches qu'il ouvrait bravement dans les rangs des ennemis (dictionnaire Robert des noms propres). On sait que Viger s'est intéressé à la question de l'esclavage. Ses recherches ont été colligées et publiées par Louis-Hyppolite Lafontaine en 1859 dans les *Mémoires de la Société historique de Montréal*, surtout pour répondre aux faits historiques avancés par François-Xavier Garneau sur l'absence d'esclaves sous le Régime français. Lafontaine présente plutôt les fondements juridiques de l'esclavage au pays où des recherches historiques subséquentes le prouveront bel et bien (voir notamment les travaux de l'historien Marcel Trudel).

7.3.2. Les sujets religieux

Le portrait le plus connu de Jacques Viger semble avoir été créé après qu'il ait été élevé au rang de commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand en 1855, honneur accordé par le pape Pie IX en remerciement pour les nombreux services rendus à l'Église canadienne-française et pour l'ensemble de ses écrits sur le sujet. Une gravure de celui qui a institué cet ordre se trouve dans les *Souvenirs canadiens* ; il s'agit du pape Grégoire XVI (1765-1846 ; p. 188). Son règne a été marqué, autant en Europe qu'en Amérique latine, par des « mouvements de libération nationale qui s'inscrivent dans la continuité de la Révolution française et affirment le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. De 1804 à 1830, le principe des nationalités est donc en vogue et fait partie du credo libéral. Les Serbes, les Grecs et les Belges se libèrent tandis que les Italiens et les Polonais échouent dans leurs tentatives. En Amérique du Sud, les colonies portugaises et espagnoles accèdent à l'indépendance : le Brésil en 1822, la Bolivie en 1825 et l'Uruguay en 1828 » (Monière, 1977, p. 122). Le pape Grégoire XVI réprovoque ces mouvements issus de l'idéologie du libéralisme. En 1832, son encyclique *Mirari vos* condamne ces insurrections nationalistes tout comme il désapprouve les membres de son clergé qui encouragent l'autonomie des peuples à se gouverner. Ce document inspirera Mgr Jean-Jacques Lartigue lors de la rédaction de son mandement du 24 octobre 1837 contre les participants du mouvement insurrectionnel de 1837 et 1838 : « l'évêque rappelle aux catholiques leur obligation absolue de se soumettre à l'autorité civile légitimement constituée [...] » (Ferreti, 1999, p. 52). François-Xavier Grondin indique que Jacques Viger adhéra à cette ligne de conduite du nouvel évêque de Montréal – le diocèse venait d'être fondé en 1836 –, qui était en même temps son cousin. Lui ayant déjà fourni des informations à partir de ses travaux personnels et ayant collaboré avec lui à de nombreuses occasions, le portrait de Mgr Lartigue se trouve naturellement dans *Souvenirs canadiens* à la page 131.

Les historiens parlent de Mgr Lartigue et de son successeur, Mgr Ignace Bourget, comme des exemples de l'idéologie ultramontaine de l'époque. L'album contient les portraits de deux évêques

français qui occupent des positions diamétralement opposées : Mgr Denis-Auguste Affre (1793-1848), qui réfute l'ultramontanisme dans ses ouvrages théologiques et Mgr Hyacinthe-Louis de Quelen (1778-1839) qui est hostile au catholicisme libéral (p. 169). Leur présence dans l'album semble témoigner des connaissances de Viger sur les débats idéologiques du monde catholique.

Profondément imprégné du renouveau religieux qui s'inscrit dans la société canadienne-française après 1840, Viger montre sa dévotion à travers des images et des textes. En effet, une série d'images pieuses se retrouvent tout au long de *Souvenirs canadiens: La Cène* (p. 157) ; des thèmes des stations du Chemin de la croix (*l'Agonie au jardin des Oliviers, Jésus chargé de sa croix, Jésus dépouillé de ses vêtements* – p. 178) ; une reproduction de *La descente de la croix* de Pierre-Paul Rubens (p. 135) ; un Sacré-Cœur en papier (p. 180) ainsi qu'une Madone en pleurs (p. 35). Ses amis lui ont laissé des textes religieux, comme Joseph Mermet sur *L'Homme-Dieu* (p. 134), Adolphe de Puibusque sur *Le départ d'une âme chrétienne* et Alexandre Vattemare qui lui fait parvenir un sermon selon l'Évangile de saint Jean par l'abbé Tesson, missionnaire en Inde, en langue tamoule (p. 320 à 335). Un bel exemple de dévotion populaire se trouve dans un texte en anglais, *The Lord's Prayer*, écrit à l'intérieur d'un cercle dont les caractères n'ont qu'un huitième de pouce de hauteur (p. 221).

En même temps que ce renouveau religieux, un intérêt pour l'histoire de la Nouvelle-France ouvre la voie à la reconnaissance des religieux et religieuses qui ont participé à la fondation et au développement de ce territoire. À la tête des nombreuses personnalités dans l'album, le cardinal Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu (p. 76-77), la duchesse d'Aiguillon, sa nièce et fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec (p. 120-121) et Mgr de St-Vallier, 2^e évêque du diocèse de Québec et présenté comme le fondateur d'un hôpital à Grenoble, sa ville natale, du palais épiscopal et de l'Hôpital général de Québec ainsi que de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines à Trois-Rivières (p. 242).

Quant aux prêtres missionnaires, qu'ils soient jésuites, récollets ou sulpiciens, Viger présente essentiellement ceux ayant perdu la vie ou ayant été mutilés au cours de leur mission d'évangélisation. Une autre catégorie se résume à ceux qui ont écrit sur leur expérience ou qui ont commenté leur voyage.

Page	Prêtre	Œuvre
125	Père François-Xavier de Chalevoix, Jésuite	Auteur de l'Histoire et Description générale de la Nouvelle-France (1744)
219-220-222	Père Guillaume Vignal, sulpicien	Il est attaqué par des Amérindiens sur une île alors qu'il était en direction de La Prairie (deux représentations). Un plan de l'île à la pierre où a eu lieu l'attaque
228	Père Joseph-François Lafitau	Missionnaire entre 1700 et 1717 en Nouvelle-France; une publication portant sur les mœurs des tribus amérindiennes
268	Jean de Brébeuf, jésuite	Buste-reliquaire à son effigie, martyr décédé aux mains des Amérindiens
269	Tableau	Une première liste avec huit noms de missionnaires ayant été mutilés ou tués. Une deuxième liste, avec les signatures, des dix missionnaires ayant été mutilés ou tués en mission
318	Frère Emmanuel Crespel, récollet	Auteur de relations sur ses voyages et ses missions d'évangélisation
318 294 295	François Piquet, sulpicien	Docteur de la Sorbonne et missionnaire au lac des Deux Montagnes auprès de la communauté amérindienne; surnommé l'apôtre des Iroquois. Bannière utilisée par le sulpicien Piquet pour évangéliser les Amérindiens. Inscriptions latines derrière cette bannière.

La contribution des femmes se résume à des figures marquantes de Québec et de Montréal et fondatrices de communautés religieuses : Madeleine de Chauvigny, dame de La Peltrie, fondatrice des Ursulines de Québec (p. 61, n° 1) ; mère Marie de l'Incarnation, née Guyart, première supérieure des Ursulines de Québec (p. 61, n° 2) ; mère Saint-Augustin, née Louise Soumande, première supérieure de l'Hôpital général de Québec ; sœur Marguerite Bourgeoys, fondatrice et première supérieure des filles séculières de la Congrégation de Notre Dame à Montréal (p. 174, n° 1) ; sœur Marie-Marguerite, veuve d'Youville et née Dufrost de La Jemmerais, première supérieure et administratrice des sœurs grises de l'Hôpital général de Montréal (les sœurs de la Charité, p. 174, n° 2).

D'autres témoins de ce passé à connotation religieuse se trouvent dans le relevé de deux inscriptions se référant à la résidence des Jésuites à Montréal (p. 239) et au château Vaudreuil (p. 72), ce bâtiment ayant servi de collège pour les Sulpiciens et où Viger a probablement fait ses études.

Cette thématique se termine par la présentation de deux églises ; la première est Notre-Dame-des-Victoires, à Québec (p. 141) : « L'église Notre-Dame-des-Victoires s'élève sur le site de

l'Abitation construite par Samuel de Champlain en 1608. Rebâtie en pierre en 1624 [cette date apparaît sur le dessin de l'album Viger], l'Abitation sert ensuite de *magasin du roy* jusqu'à ce qu'un incendie la détruise en 1682. [...] L'église change deux fois de nom. Placée sous la protection de l'Enfant Jésus, lors de la pose de la première pierre en 1687, la chapelle de la basse-ville adopte le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire après la dérouté de l'amiral William Phipps en 1690. Vingt et un ans plus tard, le naufrage de la flotte anglaise commandée par l'amiral Hovenden Walker entraîne une autre modification : l'église reçoit alors son appellation définitive de Notre-Dame-des-Victoires » (Noppen et Morisset, 1996, p. 93-94).

La seconde montre l'église Notre-Dame de Montréal (p. 88), avant sa démolition en 1828 afin de permettre la construction de l'actuelle basilique. Ce lieu de culte a fait l'objet d'un mémoire de maîtrise par André Laberge. La présentant dans ses différentes étapes de construction, elle a servi de modèles de construction et de décoration pour un grand nombre d'édifices religieux de la grande région montréalaise, ayant ainsi un très grand rayonnement. Le projet de démolition cause un certain émoi : « il serait vraiment fâcheux de démolir l'église actuelle, vu son antiquité » (Laberge, p. 191), mais en vain. Toutefois, son souvenir pourra être entretenu pendant plusieurs décennies, car sa tour ne disparaîtra qu'en 1843 et sa façade sera remontée devant l'église des Récollets. Laberge en parle en ces termes : « cette reconstitution a été faite avec un souci archéologique. [...] Devant la rigueur apportée à cette opération, si l'aspect pratique a pu la justifier, l'aspect sentimental, soit le désir de perpétuer un souvenir du Régime français, l'a certainement motivée. En fait, il s'agit de la première restauration réalisée au Québec, au sens moderne où nous l'entendons, c'est-à-dire assurer la conservation d'un élément ayant une valeur historique ou esthétique exceptionnelle avec un souci d'authenticité.

L'idée d'une telle opération n'est certes pas le fait d'un artisan de la construction et pas nécessairement non plus celui d'un architecte. C'est plutôt le fait d'une personne attachée à la conservation des vieilles pierres et, dans ce domaine, un seul nom s'impose à ce moment au Québec : Jacques Viger. [...] La conservation de cette façade se justifiait par son caractère unique. En effet, en 1830, la vieille église Notre-Dame est la seule église de Montréal à dater du Régime français, avec celle des Récollets. Toutes les autres ont disparu : celle des Sœurs grises, celles des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame et celle des Jésuites, dans des incendies survenus respectivement en 1765, 1768 et 1803 et celle de l'Hôtel-Dieu de Montréal, dans la reconstruction des années 1820. De plus, pour permettre l'agrandissement de l'église des Récollets, la façade de cet édifice devait disparaître. Alors, seule la façade en pierre de taille de l'église Notre-Dame pouvait être sauvée. On lui évitait ainsi un remploi vulgaire, pour ériger un pont par exemple, comme cela était arrivé à la porte des Récollets des anciennes fortifications de Montréal, démolie avant 1813, sort qui avait justement attristé Jacques Viger » (Laberge, p. 202-203). Il a d'ailleurs

laissé un témoignage vis-à-vis cet artefact du passé : « Pourquoi donc l'émotion que j'éprouvai à la vue de ces pierres ? Pourquoi, ensuite, ce serrement de cœur, en les voyant dépouillées du vêtement foncé que je leur avais vu ci-devant, et qu'elles avaient reçu du temps ? Ah! ce pont, tout beau, tout solide qu'il est, ne vaut pas à mes yeux la vieille porte des Récollets! son habit antique rappelait des souvenirs! » (Grondin, 1942, p. 31).

7.3.3. Les portraits

Ce désir de se souvenir se retrouve dans la série de portraits que contient l'album *Souvenirs canadiens*. Une fois encore, une subdivision peut être introduite en présentant un corpus relatif aux personnalités de la Nouvelle-France et d'Europe.

Le portrait de Jacques Cartier, découvreur notoire du pays, ouvre la galerie (cette représentation est une création, car il n'existerait pas de portrait officiel de Cartier, p. 275). Une proposition pour un monument à son effigie est présentée par G. Brown (p. 145) ; ce projet n'aura pas de suite. Différents gouverneurs et intendants suivent : Samuel de Champlain et son épouse (des présumés portraits, p. 170) ; Jean Talon (p. 164) et Gilles Hocquart (p. 99).

Les liens avec la France se poursuivent avec les silhouettes du duc de Bordeaux et de sa future épouse, Mlle d'Artois, parues à l'annonce de leur mariage (p. 206). Une représentation de Napoléon (p. 231) est suivie d'une gravure intitulée : *L'ombre de Napoléon visitant son tombeau* (p. 232), marquant ainsi un intérêt historique pour l'empereur français. La royauté britannique, elle, se trouve avec le roi William IV (p. 314), prédécesseur de la reine Victoria, qui elle apparaît lors de son couronnement (p. 281) ainsi que dans un médaillon entouré d'une composition florale faite et peinte à la main et dont le souci d'exécution et la minutie méritent d'être soulignés (p. 246). Son époux, le prince Albert, se trouve en page 194.

Trois autres portraits méritent une attention, soit celui de Joseph-François Perrault (p. 181), d'Alexandre Vattemare (p. 116) et de Modeste Mailhot (p. 292). Le premier permet de connaître celui qu'on a surnommé *le père de l'éducation du peuple canadien* pour son engagement à l'égard de la scolarisation laïque et bilingue des enfants pauvres. Vattemare, philanthrope français, est venu au Canada dans les années 1840 pour mettre sur pied des Instituts de littérature, des Sciences et des Arts à Québec et à Montréal, afin de permettre des échanges culturels entre les deux nations francophones. Il existe de la correspondance entre lui et Jacques Viger. Quant au portrait de Modeste Mailhot, il relève plus de l'anecdotique : « Cet homme mesurait sept pieds et quatre pouces et pesait 619 livres. *Il était un fort bel homme, très droit, fortement charpenté,*

avec des épaules énormes. On vénérât partout ce géant d'une force prodigieuse, mais paisible et serviable à la fois ». (Boivin-Piérard, 1990, p. 50).

Bien qu'il ne s'agisse pas de portraits comme tels, Viger a cumulé huit pages de signatures de personnalités de différentes époques. Avec des en-têtes comme *Étrangers de réputation au Canada, Canadiens marquants* et *Étrangers de réputation au Canada*, on y retrouve des hommes politiques, des missionnaires et des prêtres ainsi qu'à des militaires et des historiens, autant francophones qu'anglophones (pages 37, 96, 155, 199, 215, 261 291 et 305).

7.3.4. Paysages d'ici et d'ailleurs

Une très grande partie de *Souvenirs canadiens* se compose de paysages. L'historien de l'art Laurier Lacroix explique ainsi la passion pour ce genre pictural: « Au tournant du XIX^e siècle, la nature humaine [...] dut désormais partager sa suprématie avec le paysage. Les correspondances qui s'établirent entre l'âme et le paysage amenèrent à considérer l'ensemble de la nature comme un nouveau modèle. Cette idée s'était développée dans la peinture italienne et hollandaise. En littérature, elle fut reprise par Rousseau et par Goethe. L'on y reconnaît la base du mouvement romantique qui va influencer la vision esthétique au Canada par l'intermédiaire des paysagistes amateurs britanniques. Le spectacle de la nature sera unanimement reconnu comme l'une des plus grandes expériences esthétiques. Sa traduction picturale se fera au moyen de conventions précisément définies et d'idéaux de beauté.

La suprématie de ce sentiment régira les activités de loisir. Les guides de voyage feront état de l'emplacement stratégique de la ville de Québec, de la beauté du fleuve et de ses côtes, de la situation unique de l'île de Montréal, que l'on observe depuis l'île Sainte-Hélène et qui est dominée par le mont Royal. Les points de vue qui transforment la nature en tableaux sont recherchés, les émotions sont liées à cette expérience de l'espace naturel. [...] Si l'objet d'admiration est la nature, la façon de la contempler est bel et bien culturelle et repose sur des principes de beauté émergeant des théories de l'art. La nature pittoresque est considérée comme la plus grande source d'émotion esthétique. [...]

L'augmentation des commandes de paysages aux artistes locaux et étrangers dans la première moitié du XIX^e siècle indique la popularité du sujet. La sensibilité qui s'exprime prendra des formes particulières chez les paysagistes britanniques et chez les artistes canadiens et néo-canadiens. [...] À plusieurs reprises les artistes insèrent leur signature sur la forme d'une pierre ou d'un tronc d'arbre, un peu comme s'ils s'associaient ou s'identifiaient à leur sujet. » (Béland, dir., 1991, p. 68-69).

De par les nombreux paysages, vues, sites et natures mortes présents dans son album, Viger a su se démarquer en commandant des œuvres en format réduit, avec des matériaux divers (aquarelles, lithographies, gravures, lavis, huiles). Une première section pourrait être consacrée aux images d'ici. Des vues et des paysages de Montréal et des alentours (Montréal vu de l'île Sainte-Hélène, p. 266 ; le village de Sainte-Geneviève, p. 216), de Québec (Vue de Québec, p. 289 ; Montmorency en hiver, p. 38 ; Chute de la rivière Sainte-Anne, p. 136), du Saguenay (p. 240) et des chutes de Niagara (p. 128) sont exécutées par des artistes de renommée comme Joseph Légaré, James Duncan ou William Bent Berczy. Des thèmes liés à la spécificité du territoire se retrouvent dans l'*Été sauvage* (p. 300-301) et *La bordée de neige* (p. 230).

Plusieurs gravures de paysages et de sites d'ailleurs montrent l'intérêt plus international de Jacques Viger. Que ce soit de la Grande-Bretagne, de la Suisse ou de l'Italie, ces scènes montrent souvent des villes (Genève, p. 53; Naples, p. 319), des édifices en ruine (LL Anthony Abbey, p. 98); des lieux de pèlerinage (la chapelle du Rohrberg, p. 234); des éléments naturels (ces trois vues d'un volcan, p. 101, 102 et 110) ou des contrées exotiques (Chasseur d'antilopes, p. 97). Cependant, certaines représentations ne font qu'exprimer le courant artistique auquel elles appartiennent, comme cette gravure s'inspirant d'un tableau romantique du peintre anglais Thomas Gainsborough (p. 311) ou cette scène pittoresque d'hiver de George Miller (p. 201). Quant aux châteaux (Roxburgh Castle, p. 262 ; Blackness Castle, p. 279), ils sont en lien avec la littérature : « Les romans gothiques sont très populaires au Bas-Canada de 1830 à 1850 (surtout sous forme de feuilleton dans les journaux), dans lesquels les scènes d'aventure se déroulent dans des décors moyenâgeux. » (Boivin-Piérard, 1990, p. 68).

Toutefois, une recherche plus exhaustive parmi certaines représentations peut conduire à des interprétations intéressantes. La *Vue du reste du tombeau de Plantius à 3 milles de Tivoli* (p. 15) se rattache à ce poète comique latin (254?-184?) que l'on retrouve dans le dictionnaire Robert : « Successivement la comédie de la Renaissance, la commedia dell'arte et, à leur suite, Rotron, Molière et nombre d'auteurs contemporains ont recueilli l'héritage ». On a souvent décrit l'humour et l'ironie comme des traits de caractère de Viger. *Le mont Parnassus* (p. 47) se trouve en Grèce et renferme une grotte préhistorique abritant un ancien sanctuaire dédié à Pan. Il s'agit du Dieu des bergers d'Arcadie, « d'où son culte se répandit dans toute la Grèce. Divinité de la fécondité. Nouveau-né d'une laideur monstrueuse, il fut rejeté par sa mère, mais Hermès (son père) le présenta aux Dieux de l'Olympe qui, à sa vue, éclatèrent de rire » (dictionnaire Robert 2). La présumée laideur de Viger, qui lui causa même le sobriquet de *Viger le laid*, se réfère-t-elle à celle de Pan ?

Une partie plus ethnographique de l'album contient des œuvres qui montrent des scènes extérieures avec des habitants d'ici lors de différentes activités : des charpentiers au repos (p. 298) ; des pêcheurs (p. 287) ; un homme en raquette tirant son toboggan (p. 288) ; des élèves du Séminaire de Québec (p. 299). Une série relative à différentes nations amérindiennes peut se greffer ici : des Hurons (p. 200), des Micmacs (p. 210) et des Saulteux (p. 302). L'intérêt de Viger pour les Amérindiens n'est pas fortuit. Son beau-père, Luc de La Corne, était un officier dans les troupes de la Marine française, un commerçant de fourrure et un interprète. « La longue fréquentation des Indiens familiarisa La Corne Saint-Luc avec *quatre ou cinq idiomes indiens* qu'il *parlait avec facilité*. Il participa plus tard, à titre d'interprète, à deux importantes conférences entre le gouverneur Vaudreuil et les Tsonnontouans » (Tousignant, 1980, p. 460); il devint même *colonel des Indiens* après la Conquête britannique. On dénote la présence de « quelques armes de sauvages » dans le cabinet de travail de Viger (Papineau, 1998, p. 44). Son intérêt pour le chef de guerre et leader mohawk Thayendanega (connu aussi sous le nom de John Brant) va jusqu'à la commande d'un portrait à William Bent Berczy. L'Album contient aussi une lettre de William Kerr présentant une signature de la main de Grant ainsi qu'un sceau alors qu'il était chef des Six nations (p. 159-160) en plus d'un texte inédit du comte Joseph McCarthy sur l'œuvre de Berczy, p. 282).

7.3.5. La flore et la faune

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, l'Europe et l'Amérique du Nord se découvrent une passion pour les sciences naturelles, plus spécifiquement pour la géologie, la botanique, l'ornithologie et la zoologie des mammifères. La venue de savants étrangers ici, leurs publications d'ouvrages spécialisés ou d'encyclopédies sur la flore, la faune et les animaux créent un engouement tel que la Natural History Society of Montreal est fondée en 1827. Ayant pour but d'explorer les différentes espèces du pays dans les trois règnes, la mise sur pied d'une bibliothèque scientifique représente une priorité. La création de musées d'histoire naturelle et de cabinets de curiosités à Montréal et à Québec permet de faire découvrir les connaissances acquises. De plus, la *Bibliothèque canadienne* et l'*Encyclopédie canadienne* regorgent d'articles et d'illustrations qui font écho aux découvertes des sciences naturelles d'ici et d'Europe.

Parallèlement, une forme artistique liée à la représentation de ces spécimens naturels se développe. Des livres techniques et des matériaux de création appropriés envahissent le marché pour dépeindre la peinture de ces fleurs, de ces études sur les animaux, etc.

L'album *Souvenirs canadiens* constitue une mine d'or pour ce genre de représentations. Première constatation : le support de l'œuvre s'étudie aussi bien que le sujet. On y trouve des papiers

embossés avec la forme prédéfinie de la fleur que l'on veut peindre ; la texture des papiers révèle son utilisation pour l'aquarelle, la plume et d'autres matériaux ; des techniques plus rares comme le découpage ou la perforation du papier ; l'incorporation de plumes, de velours et de bois rend certaines compositions encore plus originales. Des trompe-l'œil (un faux papier transparent dessiné sur des images) témoignent de la dextérité de certaines artistes (p. 218 et 278). Un couple de cygnes est même représenté en broderie (p. 250).

Deuxième constatation : la présence importante de femmes artistes, comme Amélie Panet et Marianne Malone. Viger a demandé à plus d'une dizaine d'entre elles de créer des œuvres pour son album (leurs signatures sont à la page 176). Le plus souvent ce sont des aquarelles ayant pour thème des fleurs (géranium, p. 33 ; iris, p. 226 ; glaïeul, p. 290) ou des oiseaux (faucon bleu, p. 17 ; colibris, p. 214).

Les artistes masculins dessinent, quant à eux, plus des représentations animales. Les sujets peuvent être à la fois très personnels, comme leur cheval (par le capitaine Scott, p. 187), des animaux d'ici (une tête d'orignal, p. 133) ou plus exotiques, comme des tigres (p. 69 et 296) ou un chien-loup d'Italie (p. 161).

7.3.6. Les écrits

Composé majoritairement d'images, *Souvenirs canadiens* contient une part de textes. Un bon nombre vient appuyer une représentation, notamment pour les sujets militaires et les portraits. Un autre groupe d'écrits existe pour leur valeur littéraire propre et permet de découvrir des auteurs d'ici et d'Europe. Les œuvres se résument essentiellement à des poèmes, à des épigrammes, à des stances, à des récits et à des mémoires.

Parmi les Canadiens français ayant contribué à la mise en place d'une histoire littéraire, François-Réal Angers (p. 56) et Joseph Quesnel (p. 144 et 198) sont les deux principaux signataires. Du côté historique, François-Xavier Garneau (p. 80) et l'ancien premier ministre Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (p. 342) ont laissé des textes en lien avec la nation canadienne-française.

Du côté européen, Joseph-D. Mermet (p. 12, 198 et 202), Xavier Marmier (p. 340) et Adolphe De Puibusque (p. 129) rendent hommage aux Canadiens qui ont su garder vivante la culture francophone que ce soit sur le plan politique, culturel ou social.

De nombreux textes proviennent du *Magazine Pittoresque* et d'autres revues. Certains sont en anglais et sont pour la plupart d'auteurs anonymes (The Phantom Hunter, p. 41-42 ; The Wild Hunterman, p. 63 à 66).

7.3.7. En lien avec la vie de Jacques Viger

Toute une série d'images d'enfants parcourt *Souvenirs canadiens* (p. 90, 109, 126 et 249). N'ayant pas eu de descendance, peut-on voir dans ces œuvres les enfants qu'il n'a pas engendrés ? De plus, son attachement personnel à ses chiens lorsqu'il les décrit se voit dans cette combinaison de représentations où les enfants sont avec des compagnons canins (p. 14, 57 et 265) bien que *Le favori d'Emma* soit un petit chaton qu'elle tient dans ses bras (p. 87).

Heureux avec sa famille, le texte l'*Avis aux Célibataires* se veut une ode au bonheur d'être époux et père (p. 92) et le tableau *Le célibataire* assis devant son foyer n'ayant que son chien pour compagnon illustre bien le propos (p. 91).

L'image et le texte intitulés *Le Pauvre peintre* semblent vouloir se rattacher aux conditions matérielles difficiles des artistes ainsi que d'un manque de reconnaissance: « Que te sert de crier ? Je fais ce que je puis. Mon art est excellent, mais il n'a pas la vogue » (p. 71). Ayant lui-même encouragé un grand nombre d'artistes, leur situation dans la première moitié du XIX^e siècle était difficile. D'un côté, louangés par leurs supporters, de l'autre, stigmatisés par une indifférence et une apathie de la population en général envers les arts, les artistes souffrent d'un manque d'assistance important (Béland, dir., 1991, p. 62). Cette reproduction, tirée du *Magazine Pittoresque* et reproduite par William Bent Berczy, se rattache peut-être à cette réalité.

Souvenirs canadiens s'ouvre sur un texte anonyme présentant Jacques Viger et sa passion historique. Son auteur, en le mettant en parallèle avec le découvreur Jacques Cartier, souligne cette caractéristique présente chez Viger, soit de raviver les souvenirs, de sauver de l'oubli, de sortir de la cendre des héros de la poussière du temps et de changer les débris en monuments nouveaux :

« Mais parmi tant de noms qu'il grava sur leur cîme [sic], Un seul, et c'est le sien, manque encor [sic] aujourd'hui; Permettez, Canadiens, qu'une main anonyme interprète vos vœux et l'inscrivant pour lui! ».

Pour terminer, la conclusion du catalogue d'exposition sur *La Peinture au Québec, 1820-1850*, par Laurier Lacroix, trouve son reflet dans l'œuvre de Viger : « Les arts visuels de 1820-1850

m'apparaissent [...] comme le lieu de l'établissement d'un discours commun qui permet aux deux groupes coloniaux en présence de se rencontrer. [...]

Pour une élite, formée d'anglophones et de francophones, l'art, et en particulier la peinture, fut un moyen d'exprimer et de satisfaire des besoins d'identification, d'éducation et de récréation. La peinture fut intimement liée aux besoins des groupes sociaux dominants de reconnaître une culture locale, d'en nommer les composantes et d'encourager les forces créatrices du milieu. Artistes, collectionneurs et amateurs se sont regroupés de diverses façons de manière à mieux faire valoir leurs intérêts. [...]

La peinture au Bas-Canada fournira par la peinture d'histoire, par le portrait et par le paysage un lieu de rencontre entre deux traditions, dont l'importance sera majeure dans la structuration et le développement de l'histoire de l'art. La peinture fut perçue et appréciée par chacun des groupes ethniques comme un moyen pour façonner la colonie à son image. Image à double foyer, où se combinaient une allégeance britannique et un besoin d'identité nationale. La peinture d'histoire, qui connut un nouveau souffle à partir de 1820, donnait une particularité aux francophones sur le territoire américain. » (Béland, dir., 1991, p. 70). *Souvenirs canadiens* se veut un microcosme de cette période.

BIBLIOGRAPHIE

Archives

- Archives du Séminaire de Québec, *Fonds Viger-Verreau* (P32).
Le plus important fonds sur Jacques Viger constitué à partir de sa documentation personnelle, contenant notamment les volumes de la *Saberdache bleue* et de la *Saberdache rouge* ainsi que l'album *Panorama de Montréal*.
- Archives nationales du Québec – Montréal, *Fonds Jacques Viger* - Société historique de Montréal : Le dénombrement du Comté de Montréal en 1825 (P694) et Le recensement des habitants de Montréal en 1825 (P698).
- Ville de Montréal
Service des archives, à l'Hôtel-de-Ville :
VM1 - *Fonds du Conseil de ville de Montréal*
VM35 - *Fonds des juges de paix de Montréal*
VM36 - *Fonds de la Commission de la voirie*.

Service des bibliothèques :
Souvenirs canadiens et *Costumes des communautés religieuses de femmes au Canada* (conservés jusqu'en décembre 2004 à la Salle Gagnon de la Bibliothèque municipale et transférés à cette date au service d'archives de la Ville, à l'Hôtel-de-Ville).
- Archives de l'Université de Montréal, *Fonds Jacques Viger* – Journal de la campagne militaire de 1813 (P112) et *Fonds Baby* pour correspondance et portraits de Viger (P58).
- Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal
Copies des lettres de Mgr Ignace Bourget dans : 901-056
Lettres consultées : 901-056/855-17 ; 901-056/855-18 ; 901-056/855-21a, b et c.

Articles et livres

« Documents inédits. Mgr Ignace Bourget et les décorations papales de Lafontaine, Wilson et Viger » (1952), *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Montréal, vol. VI, no. 1 (juin), p. 110-111.

BARTHE, Joseph-Guillaume (1992), *Souvenirs d'un demi-siècle ou mémoires pour servir à l'histoire contemporaine*, Saint-Jacques, Éditions du Pot de fer, 486 p.

BAZIN, Jules (1959), « L'album de consolation de Jacques Viger », *Vie des arts*, no. 17, p. 26-30.

Bibliographie (suite)

BEAUD, Jean-Pierre et Jean-Yves Prévost (dir.) (2000), « L'expérience statistique canadienne », *L'ère du chiffre : systèmes statistiques et traditions nationales*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 500 p.

BÉLAND, Mario (dir.) (1991), *La peinture au Québec 1820-1850 : Nouveaux regards, nouvelles perspectives*, Québec, Musée du Québec/Publications du Québec. 605 p.

BERNARD, Jean-Paul, Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert (1976), « La structure professionnelle de Montréal en 1825 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Montréal, vol. 30, no. 3 (décembre), p. 383-415.

BIBAUD, [jeune] (1858), *Le Panthéon canadien*, Montréal, Cérat et Bourguignon, 7 brochures en 1 volume, 364 p.

BOIVIN-PIÉRARD, Huguette (1990), *Souvenirs canadiens. Album de Jacques Viger*, Montréal, Université du Québec à Montréal (mémoire de maîtrise), (décembre), 142 f.

BRUNELLE-LAVOIE, Louise (dir.) (2000), « Collection Jacques Viger », *Un patrimoine incontournable. Sélection de 29 biens culturels*, Québec, Commission des biens culturels, no. 1 (août), p. 54-55.

COMEAU, Robert (1993), « Jacques Viger, premier maire de Montréal (1833-1836) : un nationaliste érudit », dans *Histoire des maires de Montréal*, (Marsolais, Claude-V., Luc Desrochers et Robert Comeau), Montréal, VLB Éditeur, p. 19 à 24.

FERRETI, Lucia (1999), *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 204 p.

FRÉGAULT, Guy (1945), « La recherche historique au temps de Garneau : la correspondance Viger-Faribault », *Centenaire de l'histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, Montréal, Société historique de Montréal, p. 371-390.

GAGNON, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 494 p.

GRONDIN, François-Xavier (1942), *La vie érudite de Jacques Viger*, Montréal, Le Messager canadien, 31 p.

GUITARD, Michelle (1983), *Histoire sociale des miliciens de la bataille de la Châteauguay*, Ottawa, Parcs Canada, Direction des lieux et parcs nationaux, 150 p.

HAMEL, Nathalie (2002), *Vie et Œuvre de Jacques Viger. Évaluation patrimoniale*, rapport présenté à l'Institut d'histoire de l'Amérique française et au ministère de la Culture et des communications [direction de Montréal] (15 novembre), 171 p.

Bibliographie (suite)

HARE, John E. (2002), « Le rôle des salons littéraires à Montréal au tournant du XIX^e siècle », dans *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)* (sous la direction de Bernard Andrès et Marc André Bernier), Québec, Presses de l'Université Laval, Collections de la République des Lettres, p. 166 à 180.

LABERGE, André (1982), *L'ancienne église Notre-Dame de Montréal. L'évolution et l'influence de son architecture (1672-1830)*, Québec, Université Laval (mémoire de maîtrise), (septembre), 243 f.

LEFEBVRE, Jean-Jacques (1966), « Études généalogiques. La famille Viger. Le maire Jacques Viger », *Société généalogique canadienne-française*, Montréal, vol. XVII, no. 1 (janviers-mars), p. 203-238.

LEMIRE, Maurice (dir.) (1992), *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, volume 2.

LE MOINE, Roger (2002), « Louise-Amélie Panet. Un destin exceptionnel », dans *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)* (sous la direction de Bernard Andrès et Marc André Bernier), Québec, Presses de l'Université Laval, Collections de la République des Lettres, p. 202 à 209.

LINTEAU, Paul-André (1992), *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 165 p.

LINTEAU, Paul-André et Jean-Claude Robert (1976), « Un recensement et son recenseur : le cas de Montréal en 1825 », *Archives*, vol. 8, no. 2, p. 29 à 36.

MONIÈRE, Denis (1977), *Le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, Québec/Amérique, 381 p.

MORIN, Victor (1940), *Les Ordres de chevalerie religieuse au Canada*, Hull, Imprimerie Leclerc Enr., 33 p.

MORISSET, Gérard (1950), « L'Album de Jacques Viger », *La Patrie*, (17 décembre), p. 26-27-55.

NOPPEN, Luc et Lucie K. Morisset (1996), *Art et architecture des églises à Québec*, Québec, Les Publications du Québec, Ville de Québec, Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 179 p.

OUELLET, Fernand (1955-1957), « Inventaire de la Saberdache de Jacques Viger », *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, Québec, Secrétariat de la Province, p. 33-176.

PAPINEAU, Amédée (1998), *Souvenirs de jeunesse (1822-1837)*, Sillery, Septentrion, avec introduction et notes par Georges Aubin, 134 p.

Bibliographie (suite)

PORTER, John R. (1984), « Les communautés de femmes », *Le grand héritage : l'Église catholique et les arts au Québec*, Québec, Musée du Québec, p. 73-94.

PORTER, John R. (1978), *Joseph Légaré 1795-1855. L'oeuvre*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 157 p.

ROBERT, Jean-Claude (1985), « Viger, Jacques », *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, vol. VIII, p. 1010-1015.

ROBERT, Jean-Claude (1994), *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global/Libre Expression, 167 p.

ROY, Camille (1909-1910), « Jacques Viger », *Bulletin du parler français au Canada*, no. 8, p. 42-55.

ROY, Camille (1935), « Jacques Viger », *Historiens de chez nous*, Montréal, Éditions Beauchemin, 190 p.

RUELLAND, Jacques G. (2002), « Les Canadiens et la science au Québec et au Bas-Canada (1760-1840) », dans *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)* (sous la direction de Bernard Andrès et Marc André Bernier), Québec, Presses de l'Université Laval, Collections de la République des Lettres, p. 152 à 164.

STRONG, Roy (1967), *Pages d'histoire du Canada*, Ottawa, La Galerie nationale du Canada, 315 p.

TOUSIGNANT, Pierre et Madeleine Dionne-Tousignant (1980), « Luc de La Corne », *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, vol. IV, p. 460 à 464.

TOVELL, Rosemarie L. (dir.), *Berczy*, Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada, 1991, 327 p.

TRÉPANIÉRIER, Léon (1963), « Le Premier gouvernement de Concordia », *Les Cahiers des dix*, Montréal, no. 28, p. 209-218.

TRUDEL, Jean (dir.) (1984), *Le Grand héritage. L'Église catholique et les arts au Québec*, Québec, Musée du Québec, 369 p.

VÉZINA, Raymond (1975), *Théophile Hamel. Peintre national (1817-1870)*, Montréal, Éditions Élysée, tome 1, 299 p.

Bibliographie (suite)

VIGER, Jacques (1998), *Néologie canadienne ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vogue, - des mots dont la prononciation & l'ortographe sont différentes de la prononciation & ortographe françaises, quoique employés dans une acception semblable ou contraire, et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue*, Édition avec étude linguistique par Suzelle Blais, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 316 p.

VIGER, Jacques (1859), *De l'esclavage en Canada*, Montréal, Duvernay Frères, 63 p. (à titre posthume sous la supervision de Sir Louis-Hippolyte Lafontaine).

VIGER, Jacques (1857), *Souvenirs historiques sur la seigneurie de La Prairie*, Montréal, Senécal et Daniel Imprimeurs, 13 p.

VIGER, Jacques (1850), *Archéologie religieuse du diocèse de Montréal*, Montréal, Lovell et Gibson, 22 p.